

LE RETOUR D'UN ROI

DU MÊME AUTEUR

- Sur les pas de Marco Polo* (Lattès, 1993)
Dans l'ombre de Byzance (Noir sur Blanc, 2002)
L'Âge de Kali (Noir sur Blanc, 2004)
Le Moghol blanc (Noir sur Blanc, 2005)
La Cité des djinns (Noir sur Blanc, 2006)
Le Dernier Moghol (Noir sur Blanc, 2008)
Neuf vies (Noir sur Blanc, 2010)

WILLIAM DALRYMPLE

LE RETOUR D'UN ROI

LA BATAILLE D'AFGHANISTAN

LES ÉDITIONS NOIR SUR BLANC

Titre original : *The Return of a King – The Battle for Afghanistan*
First published in Great Britain by Bloomsbury, London, 2013

© 2012, by William Dalrymple.
© 2014, Les Éditions Noir sur Blanc,
pour la traduction française
ISBN : 978-2-88250-336-7

À mon Adam adoré

*Et aussi aux quatre personnes
qui m'ont le plus encouragé
à cultiver l'amour de l'histoire :*

*Veronica Telfer,
le révérend père Edward Corbould,
de l'ordre de Saint-Benoît,
Lucy Warrack
et Elsie Gibbs*

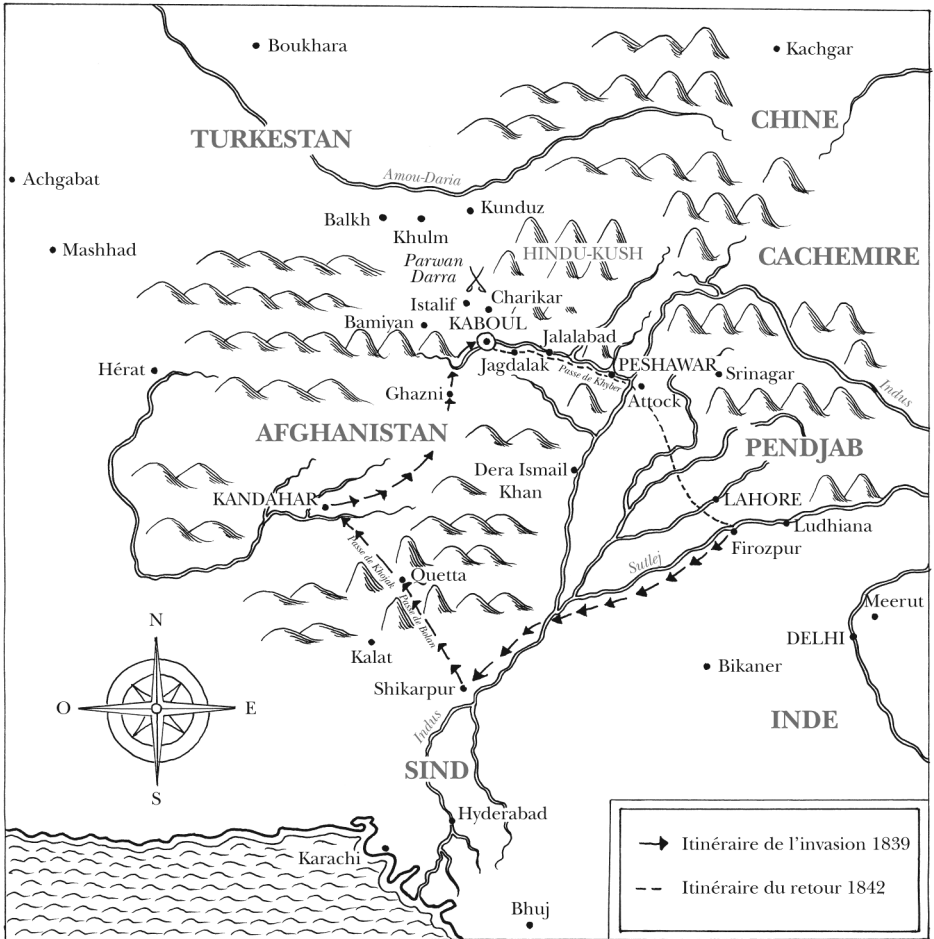
*(North Berwick, 10 juin 1922
– Bristol, 4 février 2012)*

Les grands souverains ont toujours consigné les événements de leur règne : certains se reposaient pour cela sur leur talent naturel, mais la plupart en confiaient la rédaction aux historiens et aux écrivains, afin que leurs écrits en conservent la mémoire sur les pages du temps qui passe.

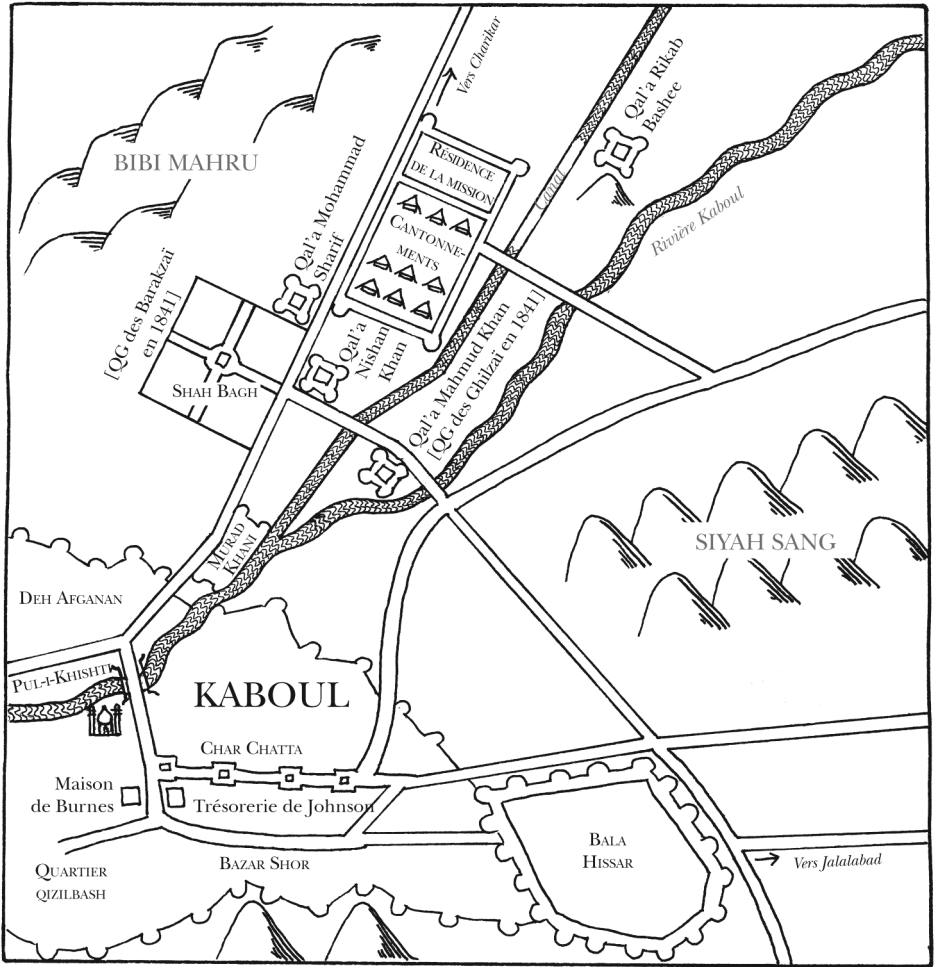
Ainsi, cet humble requérant devant la cour du Dieu de Miséricorde, le Sultan Shuja al-Mulk Shah Durrani, a-t-il entrepris de rapporter les batailles et les péripéties de son règne pour permettre aux historiens du Khorassan de connaître la véritable chronique de ces épisodes et au lecteur avisé de tirer les leçons de ces exemples.

Shah Shuja, *Waqi'at-i-Shah Shuja*

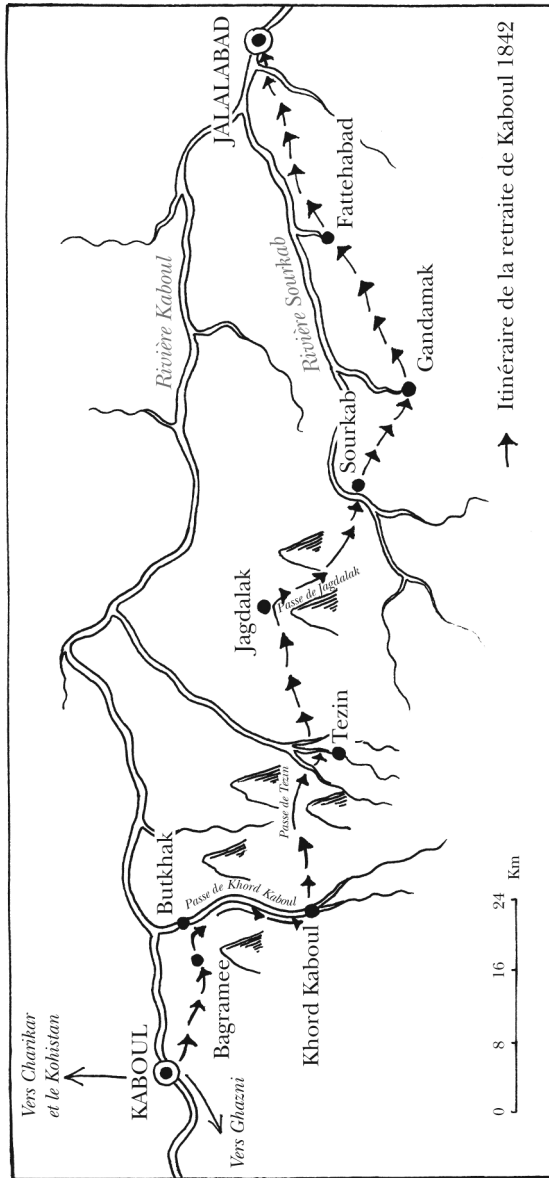
L'INVASION DE L'AFGHANISTAN 1839-1842



KABOUL 1839-1842



ITINÉRAIRE DE LA RETRAITE 1842



LES ACTEURS

LES AFGHANS

LES SADOZAI

Ahmad Shah Abdali (1722-1772) : Né à Multan, c'est au service du seigneur de guerre persan Nadir Shah que s'effectua son ascension. À la mort de ce dernier, Ahmad Shah s'empara du coffre de bijoux moghols du shah – qui renfermait le diamant Koh-i-Noor – et l'utilisa pour financer la conquête de Kandahar, de Kaboul ainsi que de Lahore, effectuant par la suite une série de raids lucratifs en Inde. S'attribuant le titre de Durrani (« Perle des perles »), il fonda un empire bâti sur les ruines de trois autres empires asiatiques : celui des Ouzbeks au nord, celui des Moghols au sud et celui des Safavides de Perse à l'ouest. À son apogée, cet empire s'étendait de Nishapur, dans l'Iran actuel, jusqu'aux portes de la Delhi moghole, en incluant l'Afghanistan, le Pendjab, le Sind et le Cachemire. Ahmad Shah Abdali mourut d'une tumeur qui lui dévora le nez avant de s'attaquer finalement au cerveau.

Timour Shah (reg. 1772-1793) : Fils d'Ahmad Shah Abdali et père de Shah Mahmoud, de Shah Zaman et de Shah Shuja. Timour parvint à conserver le cœur afghan de l'empire Durrani légué par son père, mais il en perdit les marches persanes et indiennes. C'est lui qui déplaça la capitale de Kandahar à Kaboul, afin de la garder à l'écart des turbulences du pays pachtoune. À sa mort, ses vingt-quatre fils se disputèrent âprement son héritage, plongeant l'empire Durrani dans la guerre civile.

Shah Zaman (reg. 1793-1800, † 1844) : Succédant à son père Timour Shah en 1793, Shah Zaman s'efforça sans grand succès d'empêcher la chute de l'empire Durrani qu'avait fondé son grand-père. L'échec de son projet d'invasion de l'Hindoustan en 1796 précipita la perte du contrôle des territoires qu'il gouvernait et, à l'hiver 1800, il fut capturé par ses ennemis jumeaux, le clan des Barakzaï et son demi-frère Shah Mahmoud, qui lui crevèrent les yeux. Libéré par Shah Shuja à l'occasion de son avènement en 1803, il vécut à Kaboul jusqu'à ce que la défaite de Nimla, en 1809, le contraignît à s'enfuir en Inde. Il revint en Afghanistan en 1841 et s'associa brièvement à Shuja lors du soulèvement de Kaboul. L'année suivante, suite à l'assassinat de son frère, il quitta définitivement l'Afghanistan pour retourner en exil à Ludhiana, où il mourut en 1844. Il fut enterré dans le sanctuaire soufi de Sirhind.

Shah Shuja (1786-1842) : Shuja apparut sur le devant de la scène après que son frère aîné Shah Zaman eut été capturé et aveuglé par ses ennemis en 1800. Échappant à l'arrestation, il erra dans les montagnes avant de profiter des violences interreligieuses de 1803 pour prendre le pouvoir à Kaboul. Il dirigea le pays jusqu'à sa défaite face aux Barakzaï et à son demi-frère Shah Mahmoud lors de la bataille de Nimla, en 1809. Il s'enfuit et parcourut ensuite des années durant le nord de l'Inde, dépouillé de sa fortune, puis, en 1813, de son bien le plus précieux, le Koh-i-Noor. En 1816, il accepta l'asile que lui offrait l'East India Company, la Compagnie anglaise des Indes orientales, à Ludhiana. Après trois tentatives avortées pour retrouver son trône, la quatrième, en 1839, fut la bonne, mais cette fois-ci il ne fut qu'un souverain fantoche installé par la Compagnie, laquelle avait décidé de le remettre en place à Kaboul pour servir ses propres intérêts stratégiques : lorsqu'il essaya d'exercer son pouvoir de manière indépendante, les Britanniques s'empressèrent de le marginaliser et de l'humilier. Quand éclata l'insurrection de Kaboul de novembre 1841, Shuja refusa les propositions qui lui étaient faites de diriger la rébellion et, contrairement aux Britanniques du cantonnement, il réussit à tenir sa position dans le Bala Hissar. En février 1842, alors que l'armée anglaise de Kaboul l'avait abandonné pour aller au-devant de sa propre destruction, Shuja sembla presque en mesure de se maintenir sur le trône par un habile jeu de manipulation des diverses factions rebelles, mais il fut assassiné par son filleul

le 5 avril, sa mort signant la fin de la domination des Sadozaï et le début de celle des Barakzaï.

Shah Mahmoud (reg. 1800-1803, 1809-1818, † 1829) : *En 1800, une fois son demi-frère Shah Zaman capturé et aveuglé, il parvint à prendre le contrôle de Kaboul. Il gouverna jusqu'en 1803, où il fut renversé par son autre demi-frère, Shah Shuja. Celui-ci décida de ne pas lui crever les yeux, mais de simplement l'emprisonner. Après s'être échappé du Bala Hissar en 1808, Mahmoud s'allia aux rivaux de ses frères, les Barakzaï, avec lesquels il mena une rébellion victorieuse, qui vainquit Shuja lors de la bataille de Nimla, en 1809. Il dirigea ce qui restait de l'empire Durrani jusqu'en 1818. Il fit alors aveugler, torturer, puis assassiner Fatteh Khan, son omnipotent wazir Barakzaï, et fut à son tour chassé de Kaboul par les frères de celui-ci, outrés par le sort qu'il avait subi. Shah Mahmoud se cramponna à Hérat jusqu'à sa mort, en 1829, date à laquelle lui succéda son fils, le prince Kamran Shah Sadozaï de Hérat (reg. 1829-1942), qui fut ensuite détrôné et étranglé en 1842 par son puissant wazir, Yar Mohammad Alikozai (reg. 1842-1851).*

Les princes Timour, Fatteh Jang, Shahpour et Safdarjang : *Tous fils de Shah Shuja, les trois premiers avec la bégum Wa'fa. Aucun d'eux n'hérita de l'ambition de leur père ou de l'ingéniosité de leur mère, le prince Timour étant même réputé pour son absence absolue de charisme. On se souvient surtout du prince Fatteh Jang pour les viols homosexuels qu'il faisait subir aux membres de sa propre garnison, à Kandahar. Il gouverna Kaboul durant les cinq mois qui suivirent la mort de Shah Shuja et, en octobre 1842, lorsqu'il apprit que les Anglais ne resteraient pas pour le maintenir au pouvoir, il abdiqua alors en faveur de son jeune frère, le prince Shahpour, lequel régna moins d'un mois avant d'être chassé par ses propres nobles à la demande du wazir Akbar Khan. Le prince Safdarjang, le beau fils ténébreux que Shuja avait eu d'une danseuse de Ludhiana, ne se montra guère plus compétent. Incapables de conserver le trône après le départ des Anglais, les quatre princes moururent en exil à Ludhiana.*

Hadji Jamal Khan († 1771) : Topchibashi (*commandant d'artillerie*) d'Ahmad Shah Abdali. Bien que rival de ce dernier à la mort de Nadir Shah, il accepta l'accession au trône d'Abdali après que celui-ci eut reçu la bénédiction des oulémas et lui offrit son soutien en échange d'un poste de commandement dans l'armée.

Payindah Khan (reg. 1774-1799) : Fils de Hadji Jamal Khan, Payindah Khan était le noble le plus influent du durbar de Timour Shah et c'est grâce à son soutien que Shah Zaman put accéder au trône. Les initiatives de Shah Zaman en vue de limiter les pouvoirs de la noblesse héréditaire amenèrent les deux hommes à se brouiller et, lorsque Payindah Khan ourdit un coup d'État visant à renverser Shah Zaman, celui-ci le fit exécuter en 1799. Toutefois, loin d'affaiblir la puissance des Barakzāi, sa mort finit au contraire par entraîner la chute de Shah Zaman et favoriser la montée en puissance des vingt et un fils de Payindah Khan, en particulier de l'aîné, Wazir Fatteh Khan, ainsi que de son jeune frère et allié, Dost Mohammad Khan. L'exécution de Payindah Khan marqua le début de la vendetta entre les Barakzāi et les Sadozāi, dont l'ombre devait planer un demi-siècle durant sur toute la région.

Wazir Fatteh Khan (1778-1818) : Fatteh était l'aîné des enfants de Payindah Khan. Après l'exécution de son père, il parvint à fuir en Perse. Il consacra les années suivantes à se venger des Sadozāi, tout d'abord en orchestrant le renversement et le supplice de Shah Zaman par son demi-frère Shah Mahmoud, puis en remportant en 1809 la bataille de Nimla contre Shah Shuja. Il devint le puissant wazir de Shah Mahmoud, jusqu'à sa participation à la profanation du harem Sadozāi à Hérat, en 1817, qui lui valut d'avoir les yeux crevés, puis d'être scalpé, torturé et mis à mort par Shah Mahmoud en 1818. Cette exécution brutale relança la vendetta entre les Barakzāi et les Sadozāi, qui devait diviser la région jusqu'à l'expulsion d'Afghanistan du dernier des Sadozāi.

Dost Mohammad Khan (1792-1863) : Dost Mohammad était le dix-huitième fils de Payindah Khan, né d'une épouse Qizilbash de rang inférieur. Son ascension au pouvoir fut dans un premier temps favorisée par son frère aîné Wazir Fatteh Khan, puis, à

la mort de celui-ci, par sa compétence et son habileté naturelles, combinées à une nature impitoyable. Entre 1818 et 1826, année de son avènement, Dost Mohammad renforça progressivement son emprise sur le pouvoir et, en 1835, il déclara le djihad contre les Sikhs, puis se fit formellement proclamer émir. Alexander Burnes lui vouait une grande admiration, louant dans ses dépêches son sens de la justice et sa popularité ; mais en dépit des efforts de Burnes, Calcutta persista à voir en lui un ennemi des intérêts britanniques. En 1838, apprenant qu'il avait reçu Ivan Vitkievitch, l'émissaire russe, Lord Auckland décida de le remplacer par son ennemi juré, le Sadozaï Shah Shuja. À la suite de la prise de Kaboul par les Britanniques, il passa dix-huit mois en fuite avant de se rendre à Sir William Macnaghten le 4 novembre 1840. Il fut exilé en Inde. En 1842, après l'assassinat de Shah Shuja et le retrait britannique d'Afghanistan qui s'ensuivit, il fut libéré et autorisé à rentrer à Kaboul. Il consacra les vingt et une années suivantes de son règne à étendre la limite des territoires qu'il dirigeait jusqu'aux frontières actuelles du pays. Il décéda en 1863, peu après avoir conquis Hérat.

Nawab Jabar Khan (1782-1854) : *Septième fils de Payindah Khan, ouvertement anglophile, mais proche allié de son jeune frère Dost Mohammad Khan. Malgré son goût pour les manières occidentales et son attachement personnel à de nombreux officiels britanniques, il demeura loyal à Dost Mohammad et fut l'une des figures importantes de la résistance contre les Anglais après l'invasion de 1839.*

La bégum Wa'fa († 1838) : *Fille de Payindah Khan et demi-sœur de Fatteh Khan ainsi que de Dost Mohammad. Wa'fa épousa Shah Shuja en 1803, au début de son premier règne, à l'époque où il tentait d'apaiser la vendetta entre les Barakzaï et les Sadozaï. Louée par les Britanniques pour « son sang-froid et son intrépidité », elle parvint, en 1813, à faire libérer son époux emprisonné au Cachemire en offrant à Ranjit Singh le Koh-i-Noor ; selon certaines sources, elle aida de nouveau Shuja à s'échapper de Lahore en 1815. À son arrivée à Ludhiana, elle réussit à persuader les Anglais de lui offrir l'asile, fournissant ainsi aux Sadozaï la base à partir de laquelle ils finiront par reconquérir leur trône. Elle mourut en 1838 et d'aucuns attribuent à son absence l'échec ultérieur de la politique de Shuja.*

Wazir Mohammad Akbar Khan (1816-1847) : *Né d'une épouse Popalzai, il était le quatrième et le plus compétent des fils de Dost Mohammad. Akbar était un personnage raffiné et complexe, considéré à Kaboul comme le plus fougueux des chefs de la résistance. On trouve même dans l'Akbarnama une description détaillée des plaisirs de sa couche nuptiale. Il fit parler de lui pour la première fois en participant à la victoire contre le général sikh Hari Singh lors de la bataille de Jamrud en 1837, où, selon certaines sources, il aurait personnellement tué et décapité le chef sikh. Après la capitulation de son père devant les Britanniques en 1840 et une fois libéré de sa geôle à Boukhara, il parcourut l'Hindu-Kush avec l'ambition de mener la résistance contre l'envahisseur. Son arrivée à Kaboul le 25 novembre 1841 modifia la nature du soulèvement et c'est lui qui négocia le retrait britannique. Le 23 décembre 1841, à l'occasion de pourparlers au bord de la rivière Kaboul, il tua de ses propres mains Sir William Macnaghten, l'ambassadeur anglais. À la suite de cet événement, il dirigea le siège de Jalalabad et commanda les forces afghanes qui tentèrent d'empêcher Pollock de reprendre Kaboul le 13 septembre 1842. Lorsque les Britanniques se furent retirés, il reconquit la capitale et resta le personnage le plus important du pays jusqu'au retour de son père, Dost Mohammad, en avril 1843. Il mourut quatre ans plus tard, empoisonné, aux dires de certains, par Dost Mohammad, qui avait fini par le considérer comme une menace potentielle à son autorité.*

Nawab Mohammad Zaman Khan Barakzai : *Neveu et proche conseiller de Dost Mohammad, au service duquel il fut gouverneur de Jalalabad de 1809 à 1834. En 1839, il fuit Kaboul en compagnie de Dost Mohammad, mais Mohan Lal Kashmiri facilita son retour d'exil et le fit introduire à la cour de Shah Shuja en 1840. Au moment du déclenchement des hostilités, il sembla dans un premier temps se ranger du côté des Britanniques, mais se laissa bientôt persuader de prendre la tête de l'insurrection. Bien que surnommé le « nomade riche » et considéré comme un péquenaud, ce handicap ne l'empêcha pas d'être couronné émir au début du mois de novembre. Mis sur la touche par son cousin Akbar Khan au retour de ce dernier, à la fin du mois de novembre 1841, il choisit de s'allier à Shah Shuja en février 1842, acceptant le rôle de wazir. Cette alliance prit fin à cause de la rivalité entre*

Zaman Khan et Naib Aminullah Khan Logari. Et c'est en raison de la préférence qu'aurait témoignée Shuja au fils de Logari, Nasrullah, plutôt qu'à celui de Zaman Khan, Shuja ud-Daulla Barakzaï, que ce dernier assassina le shah, son propre parrain.

AUTRES CHEFS DE LA RÉSISTANCE

Naib Aminullah Khan Logari : *Aminullah Khan était un Yusufzaï pachtoune aux origines relativement modestes – son père avait été assistant du gouverneur du Cachemire à l'époque de Timour Shah –, qui dut son ascension à son intelligence et à sa loyauté envers les Sadozaï. En 1839, quoique très âgé, il était resté un personnage influent, qui disposait de fonds considérables et de vastes étendues de territoire d'importance stratégique, ainsi que de sa propre milice privée. Bien qu'étant un loyaliste pro-Sadozaï dévoué, il était fortement hostile à la présence des infidèles britanniques sur les domaines qu'il possédait et, lorsqu'un officier anglais subalterne, le capitaine Trevor, l'insulta, puis qu'il perdit ses terres pour avoir refusé l'augmentation d'impôts que lui réclamait la Couronne, il devint l'un des pivots de la résistance avec Abdullah Khan Achakzaï. Après le massacre des Britanniques dans la passe de Khord Kaboul, il revint au service de Shah Shuja et ne passa dans le camp des Barakzaï qu'à la disparition de celui-ci. Au retour de Dost Mohammad en 1843, il fut emprisonné pour avoir « incité de paisibles individus à semer le trouble » et mourut dans les cachots du Bala Hissar.*

Abdullah Khan Achakzaï († 1841) : *Abdullah Khan était un jeune aristocrate guerrier issu de l'une des familles les plus puissantes et distinguées de la région. Son grand-père et celui de Dost Mohammad avaient été rivaux aux premiers temps de l'empire Durrani et les Achakzaï n'avaient jamais fait preuve d'enthousiasme débordant pour les Barakzaï. Mais à l'instar de son ami Naib Aminullah Khan Logari, Abdullah Khan désapprouvait fortement la présence des troupes britanniques en Afghanistan et, après qu'Alexander Burnes eut séduit sa maîtresse, puis que lui-même eut été l'objet de railleries en tentant de la reprendre, il devint l'un des deux plus importants leaders de la résistance. Lors du déclenchement des hostilités, en novembre 1841, il fut nommé commandant en chef des forces rebelles et fut le principal architecte de la défaite militaire britannique, ce jusqu'à sa mort*

au combat le 23 novembre, sur la colline de Bibi Mahru. Par la suite, un assassin prétendit lui avoir tiré dans le dos afin de gagner la récompense promise par Mohan Lal Kashmiri pour la mort des chefs rebelles.

Mohammad Shah Khan Ghilzai : Mohammad Shah était l'influent chef des Babrak Khel Ghilzai du Laghman et le beau-père de Wazir Akbar Khan. Lors du retour de Shah Shuja en 1839, il se laissa persuader d'entrer à la cour et se vit accorder le titre honorifique d'exécuteur en chef du roi. Il rejoignit la résistance après la décision de Sir William Macnaghten de couper les subventions des Ghilzai en octobre 1841 : jusqu'alors, tous les rois avaient payé à la tribu le rahdari (impôt pour la garde des routes) afin que celle-ci assurât l'entretien des voies de communication et la sécurité des armées ou des marchands qui se rendaient en Inde, mais Macnaghten informa les chefs Ghilzai qu'il abrogeait cet accord. Après le retour d'Akbar Khan en 1841, c'est Mohammad Shah Ghilzai qui dirigea le massacre des Britanniques au cours de leur retraite. Comme les autres leaders de la rébellion, il fut mis sur la touche après le retour de Dost Mohammad Khan en 1843 ; il mourut en exil parmi les Kafirstanis du Nuristan.

Mir Masjidi († 1841) et Mir Hadji : Ces deux frères étaient des cheikhs héréditaires puissants et respectés de la confrérie naqshbandi du Kohistan. Mir Hadji était aussi l'imam héréditaire de la mosquée Pul-i-Khishti, ou mosquée du vendredi, le chef des oulémas de Kaboul et le chef pirezada du grand sanctuaire soufi de Kaboul, dans le quartier d'Ashiqan wa Arifan. Contre la promesse d'une gratification substantielle, Wade s'assura en 1839 le soutien des deux frères, qui entraînaient les membres de leur tribu tadjike à lutter contre Dost Mohammad, jouant donc un rôle crucial dans l'ascension de Shah Shuja. Mais un an plus tard, n'ayant toujours pas vu la couleur de l'argent qu'on leur avait fait miroiter, ils se révoltèrent contre Shuja et ses protecteurs anglais. Après cet acte de protestation, Mir Masjidi s'apprêtait à se rendre quand, contrairement à tout ce qui était convenu, les Britanniques attaquèrent son fort et massacrèrent sa famille avant de partager ses terres entre ses rivaux. À la suite de cette trahison, les deux frères devinrent des ennemis implacables de l'envahisseur : ils prirent la tête des Tadjiks du Kohistan pour combattre

le régime anglo-sadozaï, d'abord dans la vallée de Nijrow, puis à Charikar et à Kaboul. Mir Masjidi fut tué sur les hauteurs de Bibi Mahru le 23 novembre, mais Mir Hadji prit la relève pour inciter la population de la capitale à se soulever contre Shah Shuja et c'est par son appel au djihad contre les Britanniques de Jalalabad que Shah Shuja finit par sortir du Bala Hissar pour aller au-devant de sa mort le 5 avril 1842.

LES BRITANNIQUES

Mountstuart Elphinstone (1779-1859) : *Cet érudit écossais des Lowlands fut choisi par Lord Minto pour diriger la première ambassade britannique envoyée en Afghanistan en 1809. Bien que ne s'étant jamais aventuré plus loin que la forteresse de Shah Shuja à Peshawar, il publia par la suite un livre extraordinaire sur l'Afghanistan, An Account of the Kingdom of Caubul, qui eut une influence considérable et devint pour plusieurs générations la principale source d'information en langue anglaise sur la région.*

Le général de division William Elphinstone (1782-1842) : *Avant d'être nommé commandant en chef de la place de Kaboul à l'âge de cinquante-huit ans, ce cousin de Mountstuart avait combattu pour la dernière fois à la tête du 33^e régiment d'infanterie à Waterloo. Après des années en demi-solde, il ne reprit le service actif qu'en 1837, à l'âge de cinquante-cinq ans, afin de pouvoir honorer les dettes qui s'accumulaient. Aux yeux de ses amis, comme Lord Auckland, c'était un homme absolument charmant, mais il n'avait nulle inclination ni sentiment pour l'Inde ou pour les troupes indigènes qu'il commandait, employant le terme de « nègre » pour désigner les cipayes qui étaient sous ses ordres. Il était gravement malade de la goutte à son arrivée en Afghanistan et son état ne tarda pas à empirer. Le général Nott le qualifia d'« incompetent », appréciation bientôt pleinement corroborée par son incapacité à agir au déclenchement de la révolte et par son indécision pathologique au cours de la retraite qui s'ensuivit. Blessé lors de celle-ci, il mourut trois mois plus tard à Tezin, le 23 avril 1842, sous l'effet conjugué de ses blessures, de la dépression et de la dysenterie.*

Sir William Hay Macnaghten (1793-1841) : *Linguiste érudit et pédant, ancien juge, Macnaghten avait été arraché à son tribunal de l'Ulster par sa promotion à la tête de la structure administrative de la Compagnie. Emily Eden le décrit ainsi : « C'est notre Lord Palmerston [le ministre des Affaires étrangères de l'époque] à nous, un homme raide et raisonnable affublé d'une énorme paire de lunettes bleues. » Il était très respecté pour son intelligence, mais ses manières pompeuses inspiraient à beaucoup de l'antipathie, tandis que d'autres doutaient que ce « bureaucrate » fût vraiment à la hauteur de son nouveau poste de conseiller principal du Gouverneur général. C'est sous l'influence de Macnaghten que Lord Auckland en vint à considérer Dost Mohammad comme un ennemi des intérêts britanniques et c'est encore lui qui, en collaboration avec Claude Wade, poussa au changement de régime à Kaboul en aidant Shah Shuja à reconquérir son trône. Architecte de cette politique, Macnaghten demanda à être envoyé à Kaboul après l'invasion pour la mettre en œuvre, mais son administration du pays fut un échec et il se retrouva bientôt réduit à envoyer à Lord Auckland des analyses d'un optimisme délirant sur la « parfaite tranquillité » de l'Afghanistan, alors que lui-même recevait de ses fonctionnaires en poste aux quatre coins du pays des rapports alarmistes. Il fut incapable d'inspirer à ses généraux une action efficace durant la rébellion de novembre 1841 et fut tué le 23 décembre 1841 par Akbar Khan au cours des négociations qui se déroulaient à l'extérieur du cantonnement.*

Le major Claude Wade (1794-1861) : *Wade était un érudit persan né au Bengale qui, une fois nommé agent britannique à Ludhiana, fit évoluer son poste – lequel consistait jusqu'alors à entretenir des relations avec la cour de Ranjit Singh – jusqu'à contrôler un réseau d'« informateurs » disséminés dans toute la chaîne de l'Himalaya et à travers l'Asie centrale. Cette inflexion stratégique fit de lui le premier maître-espion du Grand Jeu. C'est Wade qui, initialement, suggéra l'idée d'utiliser Shah Shuja pour provoquer un changement de régime en Afghanistan et qui – mû en partie par sa rivalité avec Alexander Burnes, plus favorable à une alliance avec Dost Mohammad – fit prévaloir l'option politique d'un retour au pouvoir des Sadozai. Lors de l'invasion de 1839, il était censé franchir la passe de Khyber à la tête d'une armée*

composée de troupes de la Compagnie et de musulmans pendjabis de Ranjit Singh, mais il ne rassembla guère plus d'une poignée de ceux-ci. Il parvint néanmoins à forcer le passage le 23 juillet. À la mort de Ranjit Singh, il se brouilla avec les Sikhs Khalsa, qui demandèrent alors à Auckland de le faire remplacer. Il fut nommé résident à Indore, un poste moins sensible, où il termina sa carrière avant de se retirer en 1844 sur l'île de Wight pour y prendre sa retraite.

Sir Alexander Burnes (1805-1841) : *Burnes était un jeune Écossais des Highlands énergique, impétueux et plein de ressources, dont les aptitudes pour les langues lui valurent une promotion rapide. En 1830-1832, puis en 1836-1838, il dirigea en Afghanistan et en Asie centrale deux missions d'exploration théoriquement commerciales, mais en réalité politiques, qui lui permirent de réunir des informations cruciales pour la Compagnie. Lors de la seconde expédition, découvrant qu'une délégation russe rivale recherchait elle aussi les faveurs de Dost Mohammad, il exhorta Calcutta à signer un traité d'amitié avec Kaboul, mais Lord Auckland ignora sa recommandation et décida au contraire de remplacer Dost Mohammad par Shah Shuja, jugé plus malléable. Burnes s'opposa vivement à ce choix, mais finit par s'y soumettre après s'être vu offrir la dignité de baronnet et le poste d'adjoint de l'ambassadeur, Sir William Macnaghten. Mais il ne put exercer ses talents à Kaboul, car Macnaghten y assumait seul le contrôle de l'administration, et il se lança alors à corps perdu dans la conquête des Afghanes, ce qui lui attira la haine qu'on lui voue aujourd'hui encore en Afghanistan et fut, selon les récits des témoins afghans de cette période, le détonateur de l'explosion finale à Kaboul, laquelle devait précipiter sa mort atroce le 2 novembre.*

Charles Masson (1800-1853) : *Ayant simulé sa mort, puis déserté son régiment lors du siège de Bharatpur en 1826, Masson traversa ensuite l'Indus pour parcourir l'Afghanistan à pied. Il devint le premier Occidental à explorer le patrimoine archéologique de ce pays, découvrant les vestiges de Bagram, la grande cité de Bactriane, et mettant au jour des stupas bouddhiques. Claude Wade apprit on ne sait comment la véritable identité de Masson et le secret de sa désertion, ce qu'il ne tarda pas à mettre à profit en en faisant, sous la menace du chantage, l'un de ses « informateurs », s'assurant ainsi un flot régulier de rapports*

précis sur l'Afghanistan. Masson seconda Burnes pendant les négociations qu'il tint avec Dost Mohammad entre 1837 et 1838, mais, contrairement à Burnes, il ne parvint pas à obtenir un poste durant l'occupation qui suivit l'invasion, et ce alors qu'il connaissait le pays mieux que n'importe quel autre Britannique. Il finit par rentrer en Angleterre, où il mourut dans la misère non loin de Potters Bar en 1853, terrassé par « une maladie indéterminée du cerveau ».

Le général de brigade John Shelton, du 44^e régiment d'infanterie († 1844) : *Shelton était un homme acariâtre, grossier et bourru, qui avait perdu le bras droit au cours de la guerre d'indépendance espagnole. D'une rigidité sévère en matière de discipline, il était connu pour être un « tyran avec son régiment ». Dès son arrivée à Kaboul, il s'attira l'antipathie du cantonnement et ne tarda pas à se fâcher avec le général de division Elphinstone, homme doux et courtois. « Depuis le jour de son arrivée, son attitude a été des plus rétives, écrit plus tard le général. Jamais il ne me donnait d'informations ni de conseils, mais trouvait invariablement à redire à tout ce qui était entrepris. » Ce duo de commandement boiteux fut incapable de s'entendre sur la stratégie à adopter lors du déclenchement de l'insurrection en novembre 1841, mais Shelton finit par imposer ses vues et, à sa suggestion, l'armée de Kaboul quitta le cantonnement le 6 janvier 1842 pour aller se faire décimer dans les neiges des cols d'altitude. Shelton fut pris en otage et passa par la suite en cour martiale, où il fut honorablement acquitté. Lorsqu'il mourut d'une chute de cheval à Dublin, en 1844, ses hommes se joignirent au cortège et lancèrent trois hourras pour célébrer son trépas.*

Colin Mackenzie (1806-1881) : *Originaire du Perthshire, Mackenzie était réputé pour être le plus beau des jeunes officiers de l'armée des Indes. En 1841, en qualité d'agent politique adjoint à Peshawar, il se rendit à Kaboul et se retrouva pris dans le début du soulèvement. Il fut l'un des rares officiers britanniques à se distinguer par son intelligence et sa bravoure durant les combats, mais fut capturé comme otage par Akbar Khan. Il survécut néanmoins à la guerre et leva un régiment sikh à la frontière dont il assumait le commandement.*

George Lawrence (1804-1884) : *George était le frère aîné de Henry et de John Lawrence, qui acquirent par la suite une plus grande renommée que lui en devenant des héros de l'empire britannique. Ce jeune et brillant natif de l'Ulster fut rapidement promu secrétaire militaire de Sir William Macnaghten. À ce titre, il combattit tant lors de l'invasion de 1839 que lors de la traque de Dost Mohammad, assistant à la reddition de ce dernier le 4 novembre 1840. Il échappa de peu à la mort en trois occasions : au début de l'insurrection, en novembre 1841, au moment de l'assassinat de Macnaghten, le 23 décembre, et une nouvelle fois pendant la retraite de Kaboul, lorsqu'il fut pris en otage. Il survécut à la guerre, mais fut encore fait prisonnier durant le conflit anglo-sikh de 1846.*

Eldred Pottinger (1811-1843) : *Neveu de Sir Henry Pottinger, le maître-espion de Bhuj et ancien patron de Burnes. Lors du siège de Hérat par les Persans en 1837-1838, il se trouvait dans la cité, déguisé en marchand musulman, et bien qu'étant sans doute plus que fortuite, sa présence sur place offrit aux Britanniques une mine d'informations précieuses. Les récits anglais lui attribuent généralement le mérite d'avoir renforcé la détermination des habitants à défendre leur ville, mais cette version des événements n'est corroborée par aucune des nombreuses chroniques persanes ou afghanes du blocus de Hérat, dans lesquelles Pottinger brille par son absence. Au début du soulèvement, en novembre 1841, Pottinger eut à nouveau à connaître un siège, cette fois à Charikar, au nord de la capitale, et il fut pratiquement le seul de la garnison qui parvint à rejoindre vivant les cantonnements de Kaboul. Au moment de la capitulation devant les rebelles – à laquelle il était opposé –, il fit partie des otages laissés à Akbar Khan et il demeura en captivité pendant neuf mois, jusqu'à la prise de Kaboul par le général Pollock en septembre 1842. Il passa ensuite en cour martiale et, bien que totalement disculpé, ne reçut aucune récompense pour son travail en Afghanistan, ce qui l'amena à démissionner de la Compagnie. Il partit à Hong Kong s'installer chez son oncle, Sir Henry Pottinger, et c'est là qu'il mourut en 1843.*

Le général William Nott (1782-1845) : *Doté de son seul franc-parler, ce fils d'un fermier franc-tenancier des frontières galloises débarqua en Inde en 1800 et gravit petit à petit les échelons*

jusqu'à devenir l'un des plus hauts généraux de la Compagnie. Brillant stratège et d'une loyauté infailible envers ses cipayes – « ces excellents et virils soldats » auxquels il était farouchement attaché –, il ne montrait pas le même talent pour traiter avec ses supérieurs. Lord Auckland le considérait comme un homme ombrageux et difficile, très éloigné de l'image d'un gentleman, ce qui lui valut de se voir sans cesse refuser le poste de commandant en chef de Kaboul. On lui accorda finalement de diriger la place de Kandahar, où il réussit à maintenir le calme alors que le reste de l'Afghanistan était secoué par les violents soubresauts de la révolte. Il devait ensuite prouver qu'il était de loin le plus efficace des chefs militaires britanniques lorsque, en août 1842, il traversa le pays avec ses troupes, triomphant de toutes les forces qui furent envoyées pour le combattre, avant de rallier Kaboul le 17 septembre, deux jours après la prise de la ville par Pollock. Il rentra en Inde en passant par Jalalabad et fut nommé résident à Lucknow en récompense de ses états de service en Afghanistan.

Le lieutenant Henry Rawlinson (1810-1895) : *Rawlinson était un orientaliste de talent qui contribua à déchiffrer l'ancienne écriture cunéiforme persane. C'est lui qui, en octobre 1837, pendant la mission militaire britannique en Perse, fut le premier à informer ses supérieurs de l'expédition russe dirigée par Ivan Vitkiewitch, qu'il avait rencontré par hasard à la tête de son escorte de cosaques dans les zones frontalières contestées entre la Perse et l'Afghanistan. Il fut ensuite affecté à Kandahar comme agent politique du général Nott, avec lequel il forma l'administration la plus compétente de tout le pays. Il accompagna Nott au cours de sa traversée de l'Afghanistan en août 1842, mais fut horrifié de découvrir les crimes de guerre commis par les troupes britanniques à Kaboul et à Istalif. Il retourna en Inde par le Khyber, mais passa ensuite le reste de sa carrière en Perse et dans le monde arabe.*

Sir Robert Sale (1782-1845) : *Sale était un vétéran de l'armée de la Compagnie que ses hommes surnommaient « Bob le bagarreur », car il refusait de demeurer à l'arrière et ne rechignait jamais à se lancer dans les plus féroces corps-à-corps. Sale combattit lors de la prise de Ghazni et ses violentes expéditions punitives au Kohistan en 1840 contribuèrent largement à unifier les Tadjiks dans leur opposition au régime anglo-sadozaï. À la fin du mois d'octobre 1841, il reçut l'ordre de rentrer en Inde et pensait châtier*

en chemin les Ghilzai pour leur résistance. Tandis que ses forces progressaient le long des passes de Khord Kaboul et de Tezin, elles tombèrent dans une série d'embuscades très bien menées et l'expédition censée corriger les tribus finit par faire une victime bien différente : dans l'étroit entrelacs de défilés montagneux, les chasseurs s'aperçurent qu'ils étaient maintenant devenus les proies. Avec ce qui restait de ses soldats, Sale parvint néanmoins à gagner Jalalabad le 12 novembre. La ville fut aussitôt assiégée, mais la brigade tenta une sortie au cours de laquelle elle devait vaincre Akbar Khan le 7 avril 1842. Neuf jours plus tard, le général Pollock arriva en renfort avec l'« Armée du châtimeur », que Sale et ses hommes accompagnèrent ensuite jusqu'à Kaboul. Le 18 septembre, Sale retrouva son épouse Fiorentina, l'indomptable Lady Sale (1790-1853), qui, à la suite de la retraite de Kaboul, avait passé neuf mois comme otage d'Akbar Khan. « Bob le bagarreur » fut tué trois ans plus tard, durant le conflit anglo-sikh de 1845. Sa veuve émigra en Afrique du Sud et mourut au Cap en 1853.

Sir George Pollock (1786-1872) : *À la fois minutieux et impitoyable, obstiné et efficace, Pollock était un général de la Compagnie qui servait en Inde depuis plus de trente ans lorsqu'il reçut l'ordre de porter secours à la garnison britannique assiégée à Jalalabad. Ayant bâti sa réputation sur le soin méticuleux qu'il accordait à la préparation et à la logistique de ses opérations, il n'était pas question pour lui de se laisser imposer une action précipitée. Après avoir pris le temps de bien se ravitailler à Peshawar, il s'ouvrit la passe de Khyber à la tête de son Armée du châtimeur et libéra Jalalabad le 16 avril. Suspendant encore une fois son expédition pour réunir les moyens de transport et les munitions nécessaires, il poursuivait ensuite son avance et défit Akbar Khan dans la passe de Tezin avant de reprendre Kaboul le 16 septembre. Il s'attacha alors à détruire Istalif et à incendier une grande partie de Kaboul, puis se retira d'Afghanistan et fut reçu à Ferozpur par Lord Ellenborough le 19 décembre 1842.*

Lord Auckland (1784-1849) : *George Eden Auckland était un aristocrate whig intelligent, mais suffisant. Ce célibataire endurci de cinquante et un ans ne connaissait pas grand-chose de l'histoire ni de la civilisation indiennes à son arrivée à Calcutta, et il ne fit guère d'efforts non plus pour combler ses lacunes sur*

ces sujets. Plus ignare encore sur la question de l'Afghanistan, il se laissa manœuvrer par des conseillers bellicistes et décida en 1838 de lancer une invasion absolument inutile de ce pays afin de remplacer l'émir Dost Mohammad par Shah Shuja. Réticent à allouer les fonds nécessaires à une occupation impopulaire, il fut totalement pris au dépourvu par la déroute britannique qui s'ensuivit. À l'annonce de l'anéantissement complet de l'armée de Kaboul, nota Emily Eden, « ce pauvre George » vieillit de dix ans en autant d'heures et fut victime d'une sorte d'attaque. Après son remplacement par Lord Ellenborough, Auckland vécut en semi-disgrâce à Kensington où il décéda en 1849, âgé de soixante-cinq ans seulement.

Lord Ellenborough (1790-1871) : Fils de l'avocat qui défendit Warren Hastings, l'ancien Gouverneur général de l'Inde, c'était un homme brillant, mais au caractère difficile et au physique rebutant, à tel point d'ailleurs que George IV aurait déclaré que la simple vue d'Ellenborough lui donnait envie de vomir. Ellenborough construisit toute sa carrière sur la russophobie et, à bien des égards, il peut être considéré comme le père du Grand Jeu, cette compétition impériale anglo-russe qui se traduisit par un concours d'espionnage et de conquêtes dans lequel Grande-Bretagne et Russie s'engagèrent jusqu'à l'effondrement de leurs empires asiatiques respectifs. En octobre 1841, il fut nommé Gouverneur général en remplacement de Lord Auckland et il débarqua en Inde juste à temps pour se voir attribuer tout le mérite du succès de l'Armée du châtimement, qui permit aux Anglais de se retirer d'Afghanistan tout en préservant un peu de leur prestige militaire. Une observatrice écrit qu'il était « frivole et inconstant pour tout ce qui touchait aux affaires, mais furieusement enthousiaste sur toutes les questions militaires, qui seules semblaient accaparer son intérêt et son attention ».

AUTRES PERSONNAGES

Le comte Vassili Alexeïevitch Perovski (1794-1857) : Gouverneur de la place d'Orenbourg, où était stationnée la garnison qui gardait la frontière de la steppe, Perovski était le Claude Wade russe ; il décida d'opposer aux opérations de renseignement britanniques en Asie centrale ses propres missions d'investigation. Avec Ivan

Vitkievitch, il avait trouvé l'homme qui, espérait-il, jouerait « le rôle d'Alexander Burnes ». Dès qu'il fut clair que les Anglais étaient sur le point d'envahir l'Afghanistan, Perovski fit pression pour pouvoir se lancer à son tour dans une campagne visant à rétablir le prestige russe dans la région en conquérant le khanat turkmène de Khiva. Mais l'attaque sur Khiva s'achèvera de manière aussi catastrophique que l'invasion britannique, à laquelle succédera la retraite de Kaboul : Perovski perdra la moitié de ses chameaux et presque autant de ses hommes. Cet échec retardera pratiquement d'une génération les ambitions des Russes dans la steppe et Khiva ne tombera pas entre leurs mains avant 1872.

Ivan Vitkievitch (1808-1839) : *De son vrai nom Jan Prosper Witkiewicz, c'est un aristocrate polonais catholique né à Vilnius, aujourd'hui capitale de la Lituanie. Il participa à la constitution d'une société secrète baptisée les Frères noirs, un mouvement de résistance « nationaliste-révolutionnaire » clandestin fondé par un groupe d'étudiants polonais déterminés à lutter contre l'occupation de leur pays par les Russes. Witkiewicz et les cinq autres meneurs furent arrêtés et interrogés, puis dépouillés de leurs titres ainsi que de leur rang dans la noblesse, avant d'être déportés dans différentes forteresses de la steppe kazakhe. Witkiewicz venait alors de fêter ses quinze ans. Il se résolut à son destin et décida de faire contre mauvaise fortune bon cœur. Il apprit ainsi le kazakh et le tchaghataï turc, accepta que son nom soit russifié en Ivan Viktorovitch Vitkievitch et s'éleva jusqu'à devenir le premier acteur russe du Grand Jeu. Il effectua deux expéditions à Boukhara avant d'être envoyé à Kaboul pour sceller une alliance avec Dost Mohammad. Là, il manœuvra plus habilement que son rival Alexander Burnes, mais lorsque ses supérieurs révoquèrent les accords qu'il avait conclus et que les Britanniques envahirent l'Afghanistan, il retourna à Saint-Petersbourg où on le retrouva mort dans sa chambre d'hôtel, le 8 mai 1839, apparemment suicidé.*

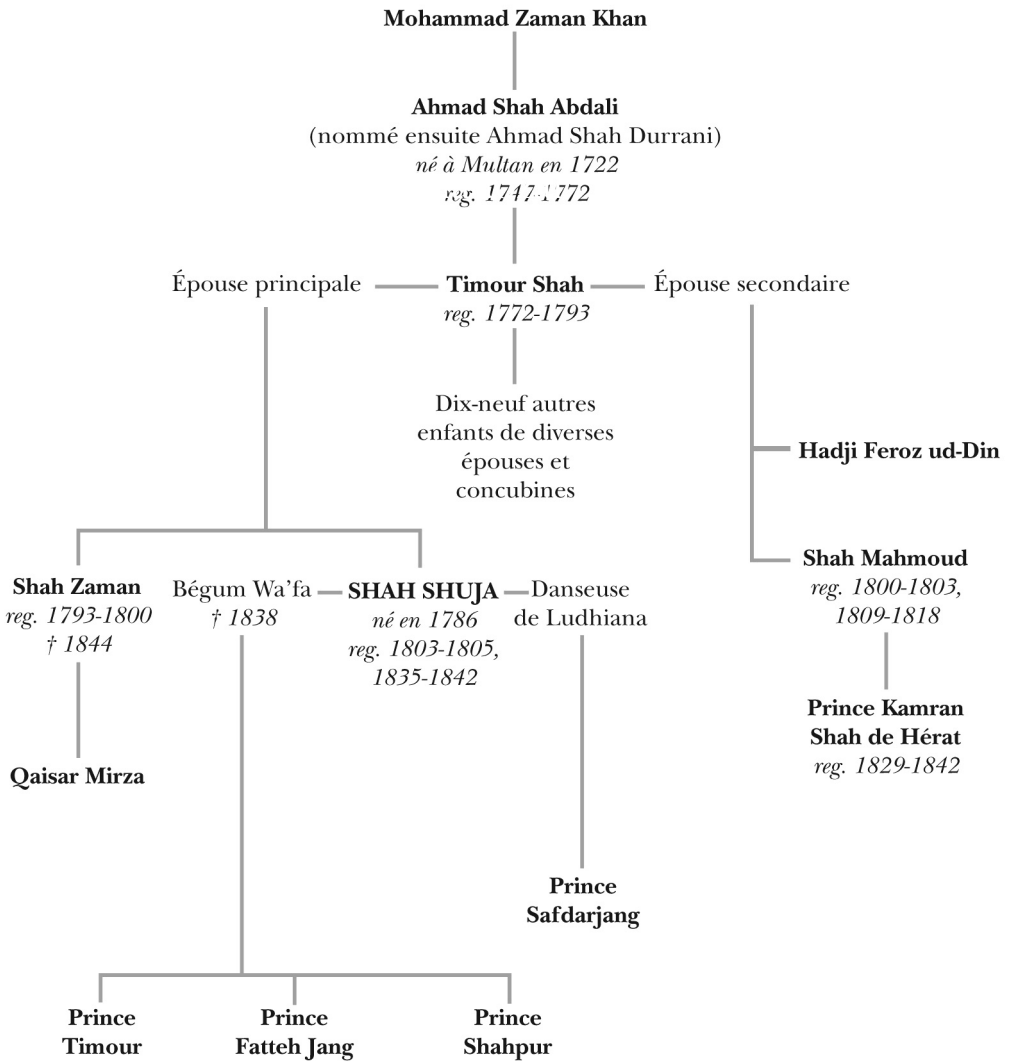
Mohammad Shah II Qajar (1808-1848) : *Souverain kadjar de Perse, il consentit à une alliance pro-russe et tenta de reprendre la ville frontalière contestée de Hérat, ce qui contribua à alarmer les Britanniques et à précipiter leur décision d'envahir l'Afghanistan en 1839.*

Le maharajah Ranjit Singh (1780-1839) : *Brillant et madré souverain sikh, il fonda au Pendjab un puissant royaume, bien structuré et bien gouverné. En 1797, durant le chaos de la retraite afghane, il avait aidé Shah Zaman à récupérer un canon englouti dans la boue de la rivière Jhelum et, en reconnaissance, il se vit confier la responsabilité d'une grande partie du Pendjab, alors qu'il n'avait que dix-neuf ans. Au cours des années suivantes, Ranjit Singh arracha petit à petit des mains de son ancien suzerain les lucratives provinces orientales de l'empire Durrani et s'établit à sa place comme pouvoir dominant du Pendjab. En 1813, il s'empara du Koh-i-Noor, propriété jusqu'alors de Shah Shuja qu'il fit assigner à résidence, mais celui-ci réussit à s'échapper l'année suivante. En 1838, il négocia si habilement avec Sir William Macnaghten, que ce qui devait être une expédition sikhe en Afghanistan au profit des intérêts britanniques se transforma en une opération britannique au profit des intérêts sikhs. Il mourut en 1839, alors que les Anglais étaient à mi-course de leur invasion des terres de son grand ennemi Dost Mohammad.*

Mohan Lal Kashmiri (1812-1877) : *Mohan Lal était l'inestimable munshi (secrétaire) de Burnes et aussi son plus proche conseiller. Son père avait lui-même été munshi pendant la mission d'Elphinstone vingt ans auparavant et, à son retour, il décida de faire de Mohan Lal l'un des premiers garçons du nord de l'Inde à suivre un cursus anglais au nouveau Delhi College. Intelligent, ambitieux et parlant couramment l'anglais, l'ourdou, le cachemiri ainsi que le persan, Mohan Lal avait accompagné Burnes à l'occasion de son voyage à Boukhara, après quoi il avait travaillé quelque temps comme « informateur » de Wade à Kandahar. Burnes se reposait totalement sur Mohan Lal, en qui il avait une confiance absolue, et il l'emmena avec lui en tant que chef du renseignement lors de l'invasion de 1839. C'est d'ailleurs son refus d'écouter les avertissements de Mohan Lal sur l'imminence du soulèvement qui causa directement la perte de Burnes. Durant l'insurrection, Mohan Lal emprunta pour Macnaghten d'importantes sommes sous son propre nom, puis il contracta à nouveau des prêts en 1842 pour assurer la libération des otages. Jamais il ne se vit rembourser les 79 496 roupies qui, selon ses calculs, lui étaient dues, ce qui lui valut d'être criblé de dettes pour le restant de son existence. Dans l'espoir d'obtenir*

justice, il se rendit en Grande-Bretagne où, entre deux tentatives pour plaider sa cause auprès des directeurs de la Compagnie, il profita de sa présence sur place pour aller à Montrose, en Écosse, remettre à la famille de Burnes les journaux que ce dernier avait tenus. Pendant son séjour britannique, il publia en anglais les mémoires de ses voyages avec Burnes en Asie centrale et une volumineuse biographie de neuf cents pages de Dost Mohammad, éditée en deux tomes. Il fut même reçu par la reine Victoria. Mais la guerre d'Afghanistan devait hanter sa vie et mettre un terme à sa carrière.

Les Sadozaï



Les Barakzai

Hadji Jamal Khan

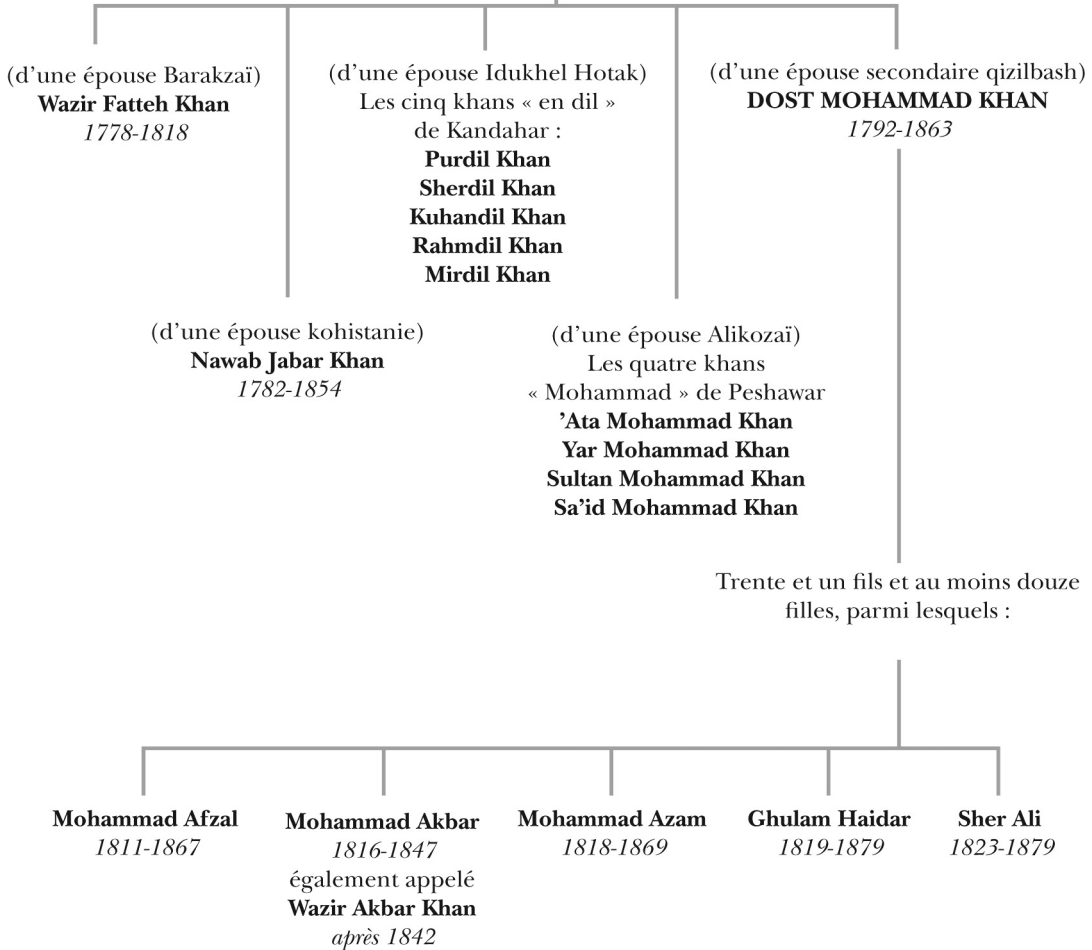
† 1771

Topchibashi d'Ahmad Shah Abdali

Payindah Khan

Wazir de Timour Shah *reg.* 1774-1799

(différentes épouses lui donnèrent vingt et un fils et de nombreuses filles, dont la bégum Wa'fa)



REMERCIEMENTS

Pour qui veut faire des recherches en vue d'un livre historique, il existe sans doute des endroits plus simples que l'Afghanistan et le Pakistan, mais peu qui offrent autant de diversions inattendues dans le cadre de la chasse aux textes, lettres ou manuscrits. En chemin, j'ai accumulé une dette considérable envers un grand nombre d'amis qui m'ont protégé des périls et de la folie, tandis que je rassemblais la matière première de cet ouvrage.

En Afghanistan : Rory Stewart m'a hébergé dans son fort de Kaboul, où j'ai été comblé d'attentions par tout le personnel de la fondation Turquoise Mountain : Shoshana Coburn Clark, Thalia Kennedy, Will et Lucy Beharel. Siri Trang Khalsa m'a emmené un week-end explorer Istalif et Charikar ; elle m'a également mis en contact avec Watan, à Kandahar. Mitch Crites m'a offert sa compagnie rassurante, ainsi que de sages conseils sur ce qui était possible ou non, tout comme Paul Smith, du British Council.

Ce n'est pas tous les jours que vous rencontrez un chef de la police secrète ayant lu avec attention votre travail et je suis reconnaissant à Amrullah Saleh, du NSD – qui était alors chef de la sécurité du président Karzaï –, d'abord pour sa redoutable critique du *Dernier Moghol* (selon lui, Zafar, une méprisable mauviette, était dépourvu de ferveur patriotique et ne méritait aucune compassion), mais plus particulièrement pour m'avoir présenté Anwar Khan Jagdalak, sous la protection duquel j'ai pu retracer l'itinéraire de la retraite. Anwar Khan a mis sa propre vie en danger pour me montrer son village natal et je lui en serai éternellement obligé.

Je suis aussi grandement redevable à Najibulla Razaq, qui m'a accompagné à Jagdalak, Jalalabad et Hérat. Il eut toujours des propositions avisées face aux situations inattendues typiquement afghanes. Je n'oublierai jamais le jour où, lors de mon premier voyage, nous avons atterri ensemble à Hérat avant de nous apercevoir que le terminal du vieil aéroport des années 1950 était fermé, car l'homme qui détenait les clés du bâtiment était parti pour la prière de midi. Auparavant, au moment de l'enregistrement, je m'étais vu remettre une carte d'embarquement sur laquelle était inscrit « Kaboul-Riyad » et, quand j'avais fait remarquer que je me rendais à Hérat, l'employé de la compagnie aérienne avait répondu que ça n'avait aucune importance, car on me laisserait monter dans l'avion de toute façon. Lorsqu'un antique tracteur est venu décharger nos sacs à la limite de l'aire de stationnement des avions, où nul chariot à bagages n'était visible, Najibulla a trouvé sans tarder deux petits garçons armés de brouettes pour emporter nos affaires jusqu'à l'alignement de voitures marquées par des éclats d'obus qui tenait lieu de flotte de taxis à Hérat. Najibulla a également été un excellent guide lors de notre visite du Musée du djihad, une collection d'objets laissés par les divers étrangers qui avaient eu la sottise de vouloir conquérir l'Afghanistan : canons britanniques de la première guerre anglo-afghane, tanks, avions de chasse et hélicoptères de combat russes. Et il n'y a guère de doute que des Humvee américains ou des Land Rover britanniques criblés de balles viendront bientôt compléter la collection.

Sir Sherard Cowper-Coles, le représentant spécial britannique, m'a invité à son pique-nique d'adieu au Panshir où, à l'abri des saules qui bordaient une rivière, nous avons partagé sous le crachin un incongru déjeuner à l'anglaise, assis sur des couvertures à déguster des sandwiches au concombre tout en sirotant du chardonnay dans des gobelets en plastique. Si vous faisiez abstraction de sa phalange de gardes du corps constamment sur le qui-vive, du crachotement de leurs talkies-walkies, de leurs fusils d'assaut armés, des carcasses de véhicules blindés de transport de troupes et d'hélicoptères de combat soviétiques, vous vous seriez presque cru dans les Cotswolds. À cette occasion, Sherard m'a brossé un tableau de la situation politique et de ses similitudes avec le premier

conflit anglo-afghan. Il m'a aussi donné des consignes de sécurité détaillées ainsi qu'un minuscule appareil high-tech de géolocalisation par satellite, au cas où je serais kidnappé sur le chemin de Gandamak : en activant un signal d'alarme, ce machin donnerait ma position et enregistrerait quelques secondes de son durant lesquelles il me faudrait identifier mes hypothétiques ravisseurs. Je l'ai emporté avec moi et fus heureux de pouvoir le rendre sans m'en être servi.

Le général de brigade Simon Levey m'a procuré une carte satellitaire extrêmement utile de l'itinéraire de la retraite. Jayant Prasad et Gautam Mukhopadhaya, de l'ambassade indienne, m'ont réservé un accueil formidable. Saad Mohseni et Thomas Ruttig m'ont fourni tous les deux des conseils pratiques et une liste de contacts en Afghanistan. Je dois aussi beaucoup à ces amis connus à Kaboul : Jon Lee Anderson, Jon Boone, Hayat Ullah Habibi, Eckart Schiewek et Summer Coish.

Historien érudit et ancien ministre des Finances, le Dr Ashraf Ghani m'a apporté une aide inestimable avec les sources en afghan et en persan, dont Jawan Shir Rasikh et moi avons déniché la majeure partie chez un bouquiniste de Jowy Sheer. L'aide d'Andy Miller, de l'UNESCO, m'a permis d'avoir accès au Bala Hissar, que nous avons tous deux exploré en évitant les champs de mines de l'époque soviétique qui l'entourent. Sayed Makdoum Rahin et le Dr Omar Sultan m'ont accompagné aux archives de Kaboul, où je fus assisté par Ghulam Sakhi Munir. Le fabuleux Philippe Marquis, de la DAFA, la mission archéologique française, m'a fait profiter de sa remarquable bibliothèque, mais aussi de sa bonne humeur gauloise, de son camembert et du meilleur bordeaux d'Afghanistan.

Jolyon Leslie n'a pas été avare de son savoir et de son expérience. C'est grâce à lui que j'ai pu visiter le mausolée de Timour Shah et la citadelle de Hérat, deux édifices qu'il a superbement restaurés pour l'Aga Khan, mobilisant pour cela plus d'ouvriers que dans les péplums bibliques, lesquels ont déblayé des tonnes de terre afin de révéler les extraordinaires décorations timourides en carreaux de céramique qui étaient restées cachées pendant des siècles. Au cours de ces travaux, Jolyon a dû évacuer des décombres de l'occupation soviétique – canons hors d'état de marche et emplacements

de batteries antiaériennes –, dont un énorme engin piégé que les Russes avaient laissé en cadeau d'adieu à la ville de Hérat : une chaîne d'obus reliée à une vieille batterie de tank perchée au sommet d'une tour hexagonale du XIII^e siècle ; ainsi, des bastions construits à l'origine pour défendre la cité contre les hordes mongoles étaient-ils encore utilisés voici plus de deux décennies par les Soviétiques pour se protéger des moudjahidines.

La chaleureuse et intrépide Nancy Hatch Dupree m'a non seulement emmené découvrir à pied le site des cantonnements de Kaboul, puis la colline de Bibi Mahru, mais elle m'a aussi aidé de mille autres façons. À l'âge de quatre-vingt-quatre ans, elle continue à faire la navette entre ses logements de Kaboul et de Peshawar, soit en prenant elle-même le volant pour franchir la passe de Khyber, soit à bord des vols de la Croix-Rouge : « Je suis la seule passagère qui cumule des miles avec eux », m'avait-elle dit dernièrement, lorsque j'étais tombé sur elle à l'aéroport de Kaboul. L'un de mes meilleurs souvenirs du premier voyage d'étude que j'ai effectué à Kaboul est celui du soir où je l'ai invitée à dîner au *Gandamak Lodge*. Au beau milieu du plat de résistance, des rafales d'armes automatiques retentirent juste à l'extérieur, sur quoi même les journaliers les plus endurcis abandonnèrent illico leur repas pour plonger sous les tables. Seule Nancy demeura imperturbable, m'annonçant de sa chaise : « Je crois que je vais quand même finir mes frites. »

À Kandahar, Hazrat Nur Karzaï s'est occupé de moi, tandis que mes guides ont été Alex Strick von Linschoten (par téléphone) et Habib Zahori (en personne) ; enfin, Mark Acton, William Jeaves et Dave Brown, de *Watan Risk Management*, m'ont offert l'asile et la sécurité de la villa Watan : qui imaginerait qu'une maison pleine de vétérans des Scots Guards, vivant dans de telles conditions de tension, puisse rester un exemple de tempérance des semaines durant ? Mais je leur suis très reconnaissant : Kandahar ne se visite pas sans un minimum d'assistance.

Au Pakistan : Mohsin et Zahra Hamid m'ont hébergé pendant mes recherches à Lahore et ont agrémenté mes soirées d'amusants divertissements ainsi que de délicieux *khanas* pendjabis. Je me dois de remercier en particulier le père de Mohsin pour m'avoir laissé son bureau afin que j'y

installe mon lit de camp. Durant mon séjour à Lahore, Fakir Aijazuddin, Ali Sethi, Sohaib Husayn Sherzaï et M. Abbas, des archives du Pendjab, m'ont généreusement prodigué leurs conseils et accordé l'accès à diverses pièces ainsi qu'à de nouvelles sources en persan et en ourdou. Farrukh Hussein m'a aidé à trouver le *haveli* Mubarak et m'a évoqué la *taikhana* par laquelle son ancêtre avait permis à Shah Shuja de s'échapper de sa résidence surveillée.

En Inde : mon voisin Jean-Marie Lafont a éclairé ma lanterne sur l'histoire sikhe et sur le rôle des généraux français du Fauj-i-Khas ; Michael Axworthy m'a fait un cours sur les Kadjars ; quant à James Astill, il a partagé avec moi ses précieux contacts afghans. Le grand professeur B. N. Goswamy de Chandigarh a découvert des images remarquables, qu'il s'est donné du mal à m'envoyer en jpg, et il m'a secondé pour en obtenir les droits de reproduction. Reza Hosseini a eu l'immense bonté de me parler de son importante trouvaille aux archives nationales, une copie manuscrite persane du *Muharaba Kabul wa Kandahar*, et il a eu la gentillesse plus grande encore de me procurer un exemplaire de l'édition publiée à Kanpur en 1851. Lucy Davison, de Banyan, a pris en charge avec compétence la logistique d'un voyage de recherche sur les traces de la désastreuse tentative d'invasion du Cachemire par Shah Shuja en 1816, qui avait emprunté les cols d'altitude de la chaîne du Pir Panjal.

Au Royaume-Uni : David Loyn, James Ferguson, Phil Goodwin et mon cousin Anthony Fitzherbert m'ont tous offert leurs avis éclairés sur la manière de se repérer dans l'Afghanistan d'aujourd'hui. Charles Allen, John Keay, Ben Macintyre, Bill Woodburn et Saul David m'ont apporté leur savoir rare sur l'histoire ancienne de l'Afghanistan et m'ont mis sur la piste de nouvelles sources. Farrukh Husain, de la librairie *Silk Road Books*, m'a envoyé colis sur colis de récits sur la guerre rédigés à l'époque victorienne. Peter et Kath Hopkirk, dont le travail monumental sur le Grand Jeu m'a fait découvrir – ainsi qu'à de nombreuses personnes de ma génération – la première guerre anglo-afghane, m'ont aidé pour ce qui concernait Alexander Burnes, tout comme son charmant nouveau biographe, Craig Murray, dont l'ouvrage à paraître promet une importante réévaluation de ce personnage des plus fascinants. Sarah Wallington et Maryam Philpott ont

déniché des documents inestimables à la British Library. Pip Dodd, du National Army Museum, Sue Stronge, du Victoria and Albert Museum, et John Falconer, de la British Library, se sont mis en quatre pour que je puisse accéder à leur collection d'images et d'objets d'art. Je conserve le souvenir le plus heureux d'une après-midi dans les réserves du British Museum où, en compagnie d'Elizabeth Errington, j'ai passé en revue les plus belles pièces de la collection rapportée par Charles Masson de ses fouilles en Afghanistan, toutes rangées avec amour dans des boîtes et méticuleusement cataloguées.

À Moscou, le Dr Alexander Morrison et Olga Berard ont réussi à mettre la main pour moi sur les rapports longtemps perdus d'Ivan Vitkievitch. Un certain nombre de spécialistes m'ont assisté quand je me suis attaqué aux sources persanes et ourdoues : Bruce Wannell est venu coucher plusieurs semaines sous une tente plantée dans mon jardin de Delhi pour travailler avec moi sur le *Waqi'at-i-Shah Shuja*, le *Muharaba Kabul wa Kandahar* et le *Naway Ma'arek*. Aliyah Naqvi a mis de côté un instant sa thèse sur la cour d'Akbar pour s'occuper d'un autre Akbar et me prêter son concours à la compréhension de l'*Akbarnama* de Maulana Hamid Kashmiri. Tommy Wide s'est penché sur les textes du *Jangnama* ainsi que du '*Ayn al-Waqayi* et m'a également donné un coup de main pour révéfier les identités des différentes sépultures Sadozaï qu'abritent le mausolée de Timour Shah et ses environs immédiats. Danish Husain et sa mère, le professeur Syeda Bilqis Fatema Husaini, se sont associés pour déchiffrer le *Tarikh-i-Sultani* et la correspondance d'Aminullah Khan Logari. Je suis particulièrement reconnaissant à Robert McChesney, qui a eu la générosité de m'envoyer sa traduction du *Siraj ul-Tawarikh*.

Plusieurs amis ont eu la gentillesse de lire des sections entières du livre et de me soumettre leurs critiques pertinentes, parmi lesquels Chris Bayly, Ayesha Jalal, Ben Hopkins, Robert Nichols, Alexander Morrison, Ashraf Ghani, Anthony Fitzherbert, Chiki Sarkar et Nandini Mehta – la remarquable *dream team* de chez *Penguin India* –, mais aussi Akash Kapur, Fleur Xavier, David Garner, Monisha Rajesh, James Caro, Jawan Shir Rasikh, Maya Jassanoff, Jolyon Leslie, Gianni Dubbini, Sylvie Dominique, Pip Dodd, Tommy Wide, Nile Green, Christine Noelle, Michael Semple et Shah Mahmoud Hanifi. Jonathan Lee a passé des semaines à annoter

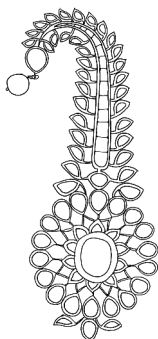
minutieusement un premier jet de ce manuscrit et m'a aidé à comprendre une bonne partie de la dynamique complexe du soulèvement, qui m'avait jusqu'ici échappé. La visite que je lui ai rendue en Nouvelle-Zélande fut pour moi l'un des moments les plus intéressants et les plus fructueux de la préparation de ce livre. Durant quelques jours, nous avons marché le long des plages qui s'étirent au nord d'Auckland, fouettées par les vents tumultueux de l'hiver, tandis qu'il me décortiquait les subtilités de l'histoire tribale afghane.

Comme toujours, j'ai la chance d'avoir pour agent l'incomparable David Godwin et je n'oublie pas mes brillants éditeurs chez Bloomsbury : Michael Fishwick, Alexandra Pringle, Nigel Newton, Richard Charkin, Philip Beresford, Katie Bond, Laura Brook, Trâm-Anh Doan, David Mann, Paul Nash, Amanda Shipp, Anna Simpson, Alexa von Hirschberg, Xa Shaw Stewart et Diya Hazra, qui se sont tous lancés dans ce projet avec une énergie et un enthousiasme énormes ; merci aussi à Peter James, Catherine Best, Martin Bryant et Christopher Phipps ; Sonny Mehta, Diana Coglianese et Erinn B. Hartman, chez Knopf ; Vera Michalski chez Noir sur Blanc et, en Italie, l'inégalable Roberto Calasso chez Adelphi. J'éprouve aussi une immense gratitude pour tout le travail de Richard Foreman en faveur de mes livres depuis *Le Dernier Moghol*.

Un écrivain s'appuie plus que tout sur l'amour et l'indulgence de sa famille. Olive, Ibbey, Sam et Adam ont été absolument adorables d'avoir supporté l'obsession grandissante de leur époux et de leur père qui, lorsqu'il ne parcourait pas l'Hindu-Kush, en revenait juste pour s'asseoir au fond du jardin et pianoter fiévreusement sur le clavier de son portable, l'esprit à mille lieues de la vie de famille, immergé dans le tumulte et les traumatismes de l'Afghanistan des années 1840 : toutes mes excuses et merci à vous.

Cet ouvrage est dédié au seul de nos enfants vivant encore à plein temps à Delhi, mon adoré petit dernier, Adam.

William Dalrymple Delhi –
Kaboul – Chiswick,
décembre 2009 – septembre 2012



1

UN PAYS DIFFICILE À GOUVERNER

L'année 1809 s'engagea sous d'heureux auspices pour Shah Shuja ul-Mulk. Nous étions en mars, aux premiers jours du bref printemps afghan et le pouls recommençait lentement à battre dans les veines du paysage glacé, longtemps figé sous des congères d'un bon mètre de haut. Les petits iris d'Istalif, au parfum si doux, se frayaient à présent un passage à travers le sol gelé, le givre qui enveloppait le tronc des cèdres de l'Himalaya fondait et les nomades Ghilzaï libéraient leurs moutons à queue grasse des enclos où ils les avaient parqués pour l'hiver, puis démontraient leurs tentes en poil de chèvre avant de préparer les troupeaux pour la transhumance printanière vers les alpages. C'est au cours de cette période du dégel et de la montée de sève que Shah Shuja reçut deux bonnes nouvelles – événement plutôt rare durant son règne mouvementé¹.

La première concernait la récupération d'un bien familial depuis longtemps perdu. Le plus gros diamant du monde, le Koh-i-Noor, ou « Montagne de lumière », avait disparu voilà plus d'une décennie, mais l'époque était si tumultueuse qu'aucune tentative n'avait été entreprise pour le retrouver. On disait que Shah Zaman, le frère aîné de Shuja et son

devancier sur le trône, avait mis le bijou à l'abri peu avant d'être capturé par ses ennemis, qui lui crevèrent les yeux. L'autre gemme la plus précieuse de la famille, un énorme rubis indien connu sous le nom de Fakhraj, s'était également évanouie dans la nature au même moment.

Shah Shuja convoqua donc son frère aveugle pour l'interroger sur le lieu où pouvaient se trouver les bijoux les plus célèbres de leur père : était-il exact qu'il savait où ils étaient cachés ? Shah Zaman révéla que, neuf ans plus tôt, juste avant d'être fait prisonnier, il avait dissimulé le Fakhraj sous un rocher, dans un ruisseau proche de la passe de Khyber. Plus tard, dans la première forteresse où il fut détenu, il avait réussi, bien que ligoté, à glisser le Koh-i-Noor dans une fente du mur de sa cellule. Un historien de la cour écrivit par la suite : « Shah Shuja envoya aussitôt quelques-uns de ses hommes les plus dignes de confiance sur la piste de ces deux pierres précieuses et les enjoignit de tout mettre en œuvre pour parvenir à leurs fins. Ils découvrirent le Koh-i-Noor chez un cheikh Shinwari qui, dans son ignorance, l'utilisait comme presse-papiers pour ses documents officiels. Quant au Fakhraj, il était en la possession d'un talib, un étudiant, qui était tombé dessus en allant laver ses vêtements à la rivière. Ils confisquèrent les deux bijoux et les rapportèrent dans la maison du roi². »

La seconde nouvelle – l'arrivée prochaine de l'ambassade d'un voisin naguère hostile – était potentiellement porteuse de conséquences plus tangibles pour le shah. Âgé de vingt-quatre ans seulement, Shuja était déjà dans la septième année de son règne. Lecteur et penseur de nature, plus porté sur la poésie et l'érudition que sur la guerre ou les campagnes militaires, le destin avait voulu qu'il héritât du vaste empire Durrani alors qu'il était encore adolescent. Cet empire, fondé par son grand-père Ahmad Shah Abdali, avait été bâti sur les ruines de trois autres empires asiatiques : celui des Ouzbeks au nord, celui des Moghols au sud et celui des Safavides de Perse à l'ouest. Au départ, il s'étirait de Nishapur, dans l'Iran actuel, jusqu'aux portes de la Delhi moghole, en passant par l'Afghanistan, le Baloutchistan, le Pendjab, le Sind et le Cachemire. Mais à présent, à peine trente ans après la mort du grand-père de Shah Shuja, l'empire Durrani était lui-même en voie de désintégration avancée.

Il n'y avait là rien de bien surprenant. Compte tenu de son histoire très ancienne, l'Afghanistan – ou Khorassan, ainsi que les Afghans nommaient depuis deux millénaires ces territoires – n'avait connu que de rares moments d'unité politique ou administrative³. Le plus souvent, l'Afghanistan n'avait été qu'une zone de multiples frontières – une étendue morcelée de montagnes, de plaines inondables et de déserts à la souveraineté contestée séparant ses voisins moins turbulents. À d'autres époques, ses provinces avaient formé les extrémités d'empires antagonistes, où se nouaient les conflits entre belligérants. C'est très épisodiquement que les diverses pièces de ce puzzle s'assemblaient en un ensemble constituant un État cohérent et autonome.

Tout s'était toujours ligué contre l'éclosion d'un tel État : la géographie et la topographie, d'abord, et notamment l'immense squelette de pierre de l'Hindu-Kush. Cette chaîne aux sommets enneigés, sculptés dans les glaces, partageait le pays telle une monumentale cage thoracique, avec de part et d'autre des versants noirs et rocailleux, parcourus de lézardes et de cannelures.

Ensuite, il y avait les diverses composantes tribales, ethniques et linguistiques qui segmentaient la société afghane : la rivalité entre Tadjiks, Ouzbeks et Hazaras, ainsi qu'entre Pachtounes Durrani et Ghilzaï ; le schisme entre sunnites et chiites ; les querelles intestines endémiques au sein des clans et des tribus, en particulier les vendettas entre proches descendants d'une même lignée. Le venin de ces vengeances sanglantes se transmettait de génération en génération, symbole de l'impuissance du système judiciaire d'État. Dans de nombreuses zones, les vendettas étaient presque devenues un sport national – l'équivalent afghan du cricket dans les comtés anglais – et les tueries qu'elles engendraient se perpétuaient souvent à une échelle spectaculaire. Sous prétexte d'une réunion de réconciliation, l'un des vassaux de Shah Shuja invita une soixantaine de cousins ennemis « à dîner avec lui, ayant au préalable disposé des sacs de poudre à canon sous la pièce. Au cours du repas, il s'absenta sous un prétexte quelconque et les fit tous sauter », rapporta un observateur. Un tel pays ne pouvait être gouverné qu'avec du doigté, un bon sens tactique et des coffres pleins.

Alors, quand aux premiers mois de l'année 1809 des messagers venus du Pendjab annoncèrent à Shah Shuja qu'une ambassade de l'East India Company avait quitté Delhi et était en route pour le rencontrer afin de sceller en urgence une alliance avec lui, il eut tout lieu d'être satisfait. Par le passé, la Compagnie avait été un problème majeur pour les Durrani, car ses armées de cipayes très disciplinés avaient rendu impossibles les raids lucratifs dans les plaines de l'Hindoustan qui, des siècles durant, avaient représenté l'une des principales sources de revenus pour l'Afghanistan. À présent, la Compagnie semblait vouloir se rapprocher des Afghans ; les informateurs du shah lui écrivirent que l'ambassade avait déjà franchi l'Indus et se dirigeait vers Peshawar, la capitale d'hiver du souverain. Non seulement cette nouvelle signifiait une pause dans le cycle habituel des sièges, des arrestations et des expéditions punitives, mais elle procurait à Shuja la perspective d'avoir un puissant allié, ce qui était pour lui une absolue nécessité. De plus, une telle ambassade offrait l'attrait de la nouveauté, car jamais auparavant une délégation britannique ne s'était rendue en Afghanistan et les deux peuples ignoraient presque tout l'un de l'autre. « Nous avons désigné pour les accueillir des serviteurs de la cour royale connus pour leur raffinement et leurs bonnes manières, écrivit Shah Shuja dans ses mémoires, et nous leur avons ordonné de prendre en charge tous les aspects liés à l'hospitalité et de traiter nos hôtes de la meilleure manière, avec tact et politesse⁴. »

Les rapports que recevait Shah Shuja lui indiquaient que les Anglais arrivaient chargés de cadeaux : « des éléphants au dos sanglé de *howdahs* [nacelles] en or, un palanquin protégé par un haut parasol, des fusils incrustés d'or et d'ingénieux pistolets à six chambres, jamais vus auparavant ; de luxueuses horloges, des jumelles, de remarquables miroirs capables de refléter le monde tel qu'il est ; des lampes incrustées de diamants, des vases en porcelaine et des ustensiles damasquinés de filets d'or de Rome et de Chine ; des candélabres en forme d'arbre et maints autres présents tout aussi beaux et fastueux, d'un éclat tel que l'imagination est impuissante à les décrire⁵ ». Des années plus tard, Shuja se remémora un cadeau qui l'avait particulièrement enchanté : « une grande boîte produisant des bruits semblables à des voix, d'étranges

sons dans toute une gamme de timbres, d'harmonies et de mélodies des plus plaisants à l'oreille⁶. » L'ambassade avait apporté à l'Afghanistan son premier orgue.

L'autobiographie de Shah Shuja demeure muette sur les éventuels soupçons qu'il pouvait nourrir à l'égard de ces Britanniques porteurs de présents. Mais lorsqu'il la rédigea, à la cinquantaine bien entamée, il était bien conscient que l'alliance qu'il s'apprêtait alors à négocier changerait à jamais le cours de sa vie et l'histoire de son pays.



La véritable raison à l'envoi de cette première ambassade britannique en Afghanistan est à rechercher très loin de l'Inde et des passes de l'Hindu-Kush. Les origines de cette décision n'avaient rien à voir avec Shah Shuja ou l'empire Durrani, ni même avec les complexes subtilités régissant la politique des princes de l'Hindoustan. Non, c'est au nord-est de la Prusse et à un radeau flottant sur le fleuve Niémen qu'il faut remonter pour en découvrir les causes.

C'est là que, dix-huit mois plus tôt, Napoléon, alors à l'apogée de sa puissance, avait rencontré l'empereur russe Alexandre I^{er} pour évoquer avec lui un traité de paix. Cette réunion avait été mise sur pied à la suite de la défaite russe lors de la bataille de Friedland (4 juin 1807), au cours de laquelle l'artillerie napoléonienne avait laissé vingt-cinq mille morts sur le champ de bataille côté russe. Malgré ces lourdes pertes, les troupes du tsar parvinrent à battre en retraite en bon ordre jusqu'à la frontière. À présent, les deux armées se faisaient face de part et d'autre des méandres du Niémen, mais les Russes avaient reçu le renfort de deux nouvelles divisions, auxquelles s'ajoutaient deux cent mille miliciens qui attendaient non loin de là, sur les côtes de la Baltique.

Le statu quo fut rompu lorsque les Russes apprirent que Napoléon souhaitait non seulement la paix, mais aussi une alliance. Le 7 juillet, sur un radeau surmonté d'un pavillon blanc de style classique orné d'un grand N en monogramme, les deux empereurs se retrouvèrent en personne pour négocier un traité que l'on appela ultérieurement la Paix de Tilsit⁷.

La plupart des clauses du traité concernaient la question de la guerre et de la paix – ce n'est pas pour rien que le premier tome du grand roman de Tolstoï fut intitulé *Avant Tilsit*. Le plus gros des échanges se concentra sur le destin de l'Europe sous occupation française, en particulier sur l'avenir de la Prusse, pays dont le roi, tenu à l'écart des débats, faisait anxieusement les cent pas sur les berges du fleuve en attendant de savoir si oui ou non il aurait encore un royaume à l'issue de la rencontre. Mais en plus des articles officiels du traité, Napoléon introduisit plusieurs dispositions secrètes qui ne furent pas divulguées à l'époque. Celles-ci jetaient les bases d'une attaque conjointe franco-russe sur ce que Napoléon considérait comme la source de la richesse britannique. Il s'agissait, bien sûr, de la possession la plus lucrative de son ennemi : l'Inde.

S'emparer de l'Inde pour appauvrir la Grande-Bretagne et briser son pouvoir économique grandissant était depuis longtemps une obsession de l'empereur, après avoir été celle de maints stratèges français avant lui. Neuf ans plus tôt presque jour pour jour, le 1^{er} juillet 1798, Napoléon et ses troupes avaient débarqué à Alexandrie, avant de s'enfoncer dans le pays jusqu'au Caire. « Par l'Égypte, nous envahirons l'Inde, écrivit-il. Nous rouvrirons l'ancienne route de Suez. » Du Caire, il envoya une lettre au sultan Tipu, du royaume de Mysore, répondant aux appels à l'aide de ce dernier pour lutter contre les Anglais : « Vous avez déjà été informé de mon arrivée sur les bords de la mer Rouge à la tête d'une armée invincible, emplie du désir de vous libérer du joug de fer de l'Angleterre. Que le Tout-Puissant renforce votre pouvoir et détruise vos ennemis⁸ ! »

Cependant, le 1^{er} août, l'amiral Nelson coula presque toute la flotte française lors de la bataille d'Aboukir, ruinant ainsi le projet initial de Napoléon d'utiliser l'Égypte comme base pour une attaque de l'Inde. Cette défaite le contraignit à changer de stratégie, mais il ne dévia jamais de son objectif premier : affaiblir la Grande-Bretagne en mettant la main sur ce qu'il estimait être le gisement de sa puissance économique, tout comme l'Amérique latine, avec l'or des Incas et des Aztèques, avait été celui de l'Espagne.

Napoléon ourdissait donc maintenant le projet d'attaquer l'Inde en passant par la Perse et par l'Afghanistan. Un traité avec l'ambassadeur de Perse avait d'ores et déjà été conclu :

« Dans le cas où S.M. l'empereur des Français aurait l'intention d'attaquer les possessions anglaises en Inde, indiquait celui-ci, S.M. l'empereur de Perse, en bon et fidèle allié, lui accorderait le passage. »

Les clauses secrètes négociées à Tilsit énonçaient les détails du plan : à l'image d'Alexandre le Grand, Napoléon traverserait la Perse avec quarante mille hommes de la Grande Armée pour aller envahir l'Inde, tandis que les troupes russes feraient route vers le sud par l'Afghanistan. Le général Gardane fut envoyé auprès du shah de Perse pour étudier avec lui les ports à même d'assurer le mouillage, mais aussi le ravitaillement en eau et en vivres pour vingt mille hommes, sans oublier l'établissement de cartes indiquant les itinéraires d'invasion possibles*. Pendant ce temps, le général Caulaincourt, ambassadeur de Napoléon à Saint-Petersbourg, reçut pour instruction de développer le projet avec les Russes. « Plus l'idée paraîtra fantasque, écrivit l'empereur, plus sa mise en œuvre (et que ne pourraient réaliser la France et la Russie ensemble ?) affolera les Anglais, frappant l'Inde d'effroi, répandant la confusion à Londres, et il ne fait aucun doute que quarante mille Français, auxquels la Perse aurait accordé le passage via Constantinople, retrouvant quarante mille Russes venus par le Caucase auraient de quoi terrifier l'Asie et constituer une force suffisante pour en faire la conquête⁹. »

Mais les Britanniques ne furent pas pris au dépourvu. Les services secrets avaient dépêché l'un de leurs informateurs, un aristocrate russe désabusé, qui s'était caché sous la barge, les pieds dans l'eau du fleuve. Bravant le froid, l'homme entendit chaque mot prononcé au cours de la réunion et envoya aussitôt à Londres un courrier exprès dévoilant les grandes lignes du plan. Il ne fallut que six semaines aux renseignements britanniques pour obtenir les termes exacts des fameuses clauses secrètes, qu'ils transmirent immédiatement à l'Inde. Le Gouverneur général, Lord Minto, reçut

* Dans les bagages de Napoléon saisis lors de la retraite de Russie, on retrouva une serviette contenant tous « les rapports, les cartes et les itinéraires établis par le général Gardane à la demande de l'empereur » en vue de l'invasion de l'Inde, qu'il comptait toujours mener à bien après avoir assujéti la Russie. NAI, Foreign Dpt., Secret Consultations, 19 août 1825, n° 3 et 4.

en outre comme instructions de prévenir tous les pays situés entre l'Inde et la Perse des dangers qu'ils couraient, puis de négocier avec ceux-ci des alliances pour s'assurer qu'ils s'opposeraient à toute expédition française ou franco-russe contre l'Inde. Les différentes ambassades se virent également chargées de recueillir renseignements et données stratégiques afin de remplir les blancs des cartes britanniques de ces régions. Entre-temps, l'Angleterre se tiendrait prête à envoyer des renforts en Inde aux premiers signes de préparatifs dans les ports français en vue d'une opération d'envergure¹⁰.

Lord Minto ne jugeait pas fantasque le plan de Napoléon. Une invasion française de l'Inde via la Perse n'outrepassait pas « les capacités d'énergie et d'obstination qui caractérisent le dirigeant actuel de la France », écrivait-il tandis qu'il mettait la dernière main à ses projets visant à contrer la « débauche d'activité de la diplomatie française en Perse, qui ne ménage pas ses efforts pour propager ses intrigues jusque dans les *durbars* de l'Hindoustan¹¹ ».

Minto décida finalement d'envoyer quatre députations séparées, chacune chargée de cadeaux somptueux, afin de mettre en garde les puissances qui se trouvaient sur le chemin des armées napoléoniennes et de les gagner à la cause britannique. L'une fut dépêchée à Téhéran pour tenter de convaincre Fatteh Ali Shah Qajar de Perse de la perfidie de son nouvel allié français. Une autre se rendit à Lahore pour conclure une alliance avec Ranjit Singh et les Sikhs. La troisième partit à la rencontre des émirs du Sind. S'assurer les faveurs de Shah Shuja et de ses Afghans revint à une étoile montante de la Compagnie : Mountstuart Elphinstone.

Elphinstone était un Écossais des Lowlands qui, dans sa jeunesse, avait été un francophile notoire. Il avait grandi au contact des prisonniers de guerre français du château d'Édimbourg – dont son père était le directeur –, où il avait appris leurs chants révolutionnaires et adopté la coiffure jacobine, laissant ses boucles d'or lui dégringoler dans le dos afin de montrer sa sympathie envers leurs idéaux¹². Envoyé en Inde à quatorze ans seulement pour lui éviter de s'attirer des histoires, il y avait acquis une bonne maîtrise du persan, du sanskrit et de l'hindoustani. Il finit par devenir un diplomate ambitieux doublé d'un insatiable historien et érudit.

Lorsque Elphinstone rejoignit sa première affectation, à Pune, il avait un éléphant réservé exclusivement au transport de sa bibliothèque, qui comprenait des ouvrages des poètes persans, de Homère, Horace, Hérodote, Théocrite, Sappho, Platon, Machiavel, Voltaire, Horace Walpole, Dryden, Bacon, Boswell et Thomas Jefferson, sans oublier un exemplaire du *Beowulf*⁴³. Après cela, Elphinstone avait combattu aux côtés d'Arthur Wellesley, le futur duc de Wellington, lors de ses guerres en Inde centrale contre les Marathes, ayant depuis longtemps abandonné ses idéaux égalitaristes. « La cour de Kaboul étant connue pour être hautaine et pour cultiver une piètre opinion des nations européennes, écrivit-il, il a été décidé que la mission devrait revêtir le plus grand appareil. »

La première ambassade envoyée par une puissance occidentale en Afghanistan quitta la résidence de la Compagnie, à Delhi, le 18 octobre 1808, accompagnée par deux cents cavaliers, quatre mille fantassins, une dizaine d'éléphants et pas moins de six cents chameaux. L'ensemble était impressionnant ; cependant, derrière cette prise de contact avec les Afghans, on devinait clairement que ce n'était pas pour la beauté du geste que les Britanniques voulaient établir des relations amicales avec Shah Shuja, mais qu'ils cherchaient seulement à déjouer les manœuvres de leurs rivaux impériaux : les Afghans étaient considérés comme de simples pions que l'on pouvait engager ou sacrifier à loisir sur l'échiquier de la diplomatie européenne. Ce précédent fut maintes fois reproduit au cours des années et des décennies suivantes par différentes puissances, mais à chaque tentative les Afghans allaient se montrer capables de défendre leur terre inhospitalière avec une efficacité bien plus grande que ne pouvaient le soupçonner ceux-là mêmes qui avaient l'ambition de les manipuler.



On s'accorde généralement à considérer que l'État moderne d'Afghanistan a été fondé en 1747 par Ahmad Shah Abdali, le grand-père de Shah Shuja. Sa famille était originaire de Multan, au Pendjab, où elle avait longtemps été au service

des Moghols. Il y avait par conséquent une certaine légitimité à le voir tenir en partie son pouvoir de l'énorme trésor de bijoux moghols dérobé soixante ans plus tôt par le marauder persan Nadir Shah au Fort-Rouge de Delhi, et dont il s'empara moins d'une heure après l'assassinat de celui-ci*.

Investissant sa fortune dans sa cavalerie, Ahmad Shah ne perdit pratiquement aucune bataille, mais il fut au bout du compte vaincu par un ennemi plus implacable que n'importe quelle armée. Il eut le visage ravagé par ce que les sources afghanes nomment un « ulcère gangreneux » – peut-être la lèpre ou une forme de cancer. À l'apogée de sa puissance, quand, après huit raids successifs sur les plaines du nord de l'Inde, il écrasa finalement la cavalerie des Marathes lors de la bataille de Panipat en 1761, la maladie lui avait déjà dévoré le nez et il portait à la place un faux appendice incrusté de diamants. À l'image de son armée, qui grossit jusqu'à former une horde de cent vingt mille hommes, ou de son empire, qui continuait de s'étendre, sa tumeur se développa pour lui ravager le cerveau, puis la poitrine et la gorge avant de lui paralyser les membres¹⁴. Il se rendit en divers sanctuaires soufis dans l'espoir d'y trouver un remède à son mal, mais rien n'y fit. En 1772, désespérant de jamais guérir, il s'alita et, ainsi que le décrit un écrivain afghan, « les feuilles et les fruits de ses dattiers churent jusqu'au sol et il retourna là d'où il venait¹⁵ ». La grande tragédie de ce nouvel empire Durrani était que son fondateur avait péri sans avoir eu le temps d'en établir les frontières, de bâtir une administration efficace et de stabiliser ses nouvelles conquêtes.

Timour Shah, le fils d'Ahmad Shah, réussit à préserver le cœur de l'empire que lui avait légué son père. Il déplaça la capitale de Kandahar à Kaboul, afin de la mettre à l'écart des turbulentes régions pachtounes ; pour constituer sa garde royale, il se tourna vers les Qizilbash – des colons chiites venus de Perse avec les armées de Nadir Shah avant de s'établir en Afghanistan. Tout comme les Qizilbash, la dynastie Sadozaï à laquelle il appartenait était persanophone et culturellement

* Ce qui reste du butin dérobé par Nadir Shah aux Moghols est encore enfermé dans les chambres fortes de la banque Melli, à Téhéran. Parmi ces trésors se trouve le « frère » du Koh-i-Noor, le Darya-i-Noor, ou « Océan de lumière ».

persanifiée, aussi Timour Shah prit-il pour modèle ses ancêtres timourides, « les Médicis orientaux », comme les appelait Robert Byron. Il se piquait d'être une personne de goût et il ressuscita les anciens jardins de la forteresse de Bala Hissar, à Kaboul, créés à l'origine par Ali Mardan Khan, le gouverneur de la ville sous Shah Jahan. Pour cela, il s'inspira des récits de son épouse principale, une princesse moghole qui avait grandi au Fort-Rouge de Delhi, dont elle lui décrivit les cours agrémentées de fontaines et d'arbres fruitiers à l'ombre si plaisante.

À l'instar de sa belle-famille moghole, il avait un goût certain pour le faste. « Pour son gouvernement, il prit exemple sur les grands souverains », rapporta par la suite le *Siraj ul-Tawarikh*, un ouvrage retraçant l'histoire de la cour. « Il avait une broche constellée de diamants épinglée sur son turban et une écharpe décorée de bijoux jetée sur l'épaule. Son manteau était orné de pierres précieuses, tandis que son avant-bras droit arborait le Koh-i-Noor et le gauche le rubis Fakhraj. Son Altesse Timour Shah avait fait parer le front de sa monture d'une autre broche sertie de pierreries. Comme c'était un homme de petite taille, on lui avait également fabriqué un tabouret incrusté de bijoux pour lui permettre de monter sur son cheval¹⁶. » Et s'il perdit les territoires persans de l'empire paternel, il se battit farouchement pour conserver le noyau afghan de celui-ci : en 1778 et 1779, il reprit la cité pendjabie de Multan, ville natale de son père, rentrant au pays avec les têtes de plusieurs milliers de Sikhs chargées sur des chameaux, lesquelles furent ensuite exposées comme trophées¹⁷.

À sa mort, Timour laissa vingt-quatre fils, et la lutte pour la succession qui s'ensuivit – les prétendants rivaux se capturant, s'assassinant et se mutilant allègrement les uns les autres – amorça la perte d'autorité de la monarchie Durrani, jusqu'à la désintégration de l'empire sous Shah Zaman, celui qui finalement succéda à Timour Shah. En 1797, tout comme son père ou son grand-père avant lui, Shah Zaman décida, pour se donner un nouvel essor et remplir ses coffres, de lancer une invasion à grande échelle de l'Hindoustan – la recette éprouvée des Afghans chaque fois qu'ils avaient besoin de renflouer leurs finances. Encouragé par une invitation du sultan Tipu, il descendit les lacets de la passe de Khyber

et s'installa entre les murs érodés par la mousson du fort moghol de Lahore pour établir les plans de son raid sur les riches plaines du nord de l'Inde. Cependant, en 1797, l'Inde tombait de plus en plus sous la domination d'une intrusion étrangère alarmante dans la région : celle de l'East India Company. Sous l'autorité de son Gouverneur général le plus agressif, Lord Wellesley, frère aîné du futur duc de Wellington, la Compagnie s'engagea dans la conquête d'une grande partie de l'intérieur du pays à partir de ses bases littorales ; pour finir, les campagnes indiennes de Wellesley annexeront davantage de territoires que celles de Napoléon en Europe. L'Inde ne serait plus la source de pillages faciles qu'elle avait été pour les Afghans : Wellesley se montrait un adversaire particulièrement redoutable.

Pour contrer les projets de Shah Zaman, il choisit non pas la confrontation militaire, mais la manœuvre diplomatique. En 1798, il dépêcha une mission afin d'offrir armes et formation aux Persans, qu'il incita à attaquer les arrières de Shah Zaman, demeurés sans défense. Ce dernier fut contraint de battre en retraite en 1799 et de quitter Lahore, qu'il confia à un jeune Sikh ambitieux et compétent. Rajah Ranjit Singh avait aidé Shah Zaman à récupérer un canon perdu dans la boue de la rivière Jhelum, durant la chaotique retraite afghane, et celui-ci, sous le charme, mais aussi impressionné par son efficacité, lui abandonna la responsabilité d'une grande partie du Pendjab, malgré son jeune âge : dix-neuf ans seulement¹⁸. Au fil des années suivantes, alors que Shah Zaman entreprenait marches et contremarches pour tenter de maintenir son empire qui se lézardait, Ranjit Singh allait arracher progressivement des mains de son ancien suzerain les riches provinces orientales de l'empire Durrani et imposer les Sikhs comme puissance dominante du Pendjab.

« Les Afghans du Khorassan, nota Mirza 'Ata Mohammad, l'un des plus fins chroniqueurs de l'époque de Shah Shuja, ont depuis la nuit des temps une réputation qui veut que partout où brille la lampe du pouvoir, tels des papillons ils s'agglutinent, et que partout où est dressée la table de l'abondance, telles des mouches ils convergent¹⁹. » L'inverse était également vrai. Alors que Zaman se repliait, contrarié dans sa volonté de piller l'Inde, cerné par les Sikhs, les Britanniques et les Persans, son autorité déclina jusqu'à ce que, les uns

après les autres, ses nobles, sa famille étendue et même ses demi-frères finissent par se révolter contre lui.

Son règne s'acheva durant l'hiver glacial de 1800, quand les Kaboulis refusèrent d'ouvrir les portes de la ville à leur infortuné roi. Alors, par une froide nuit où les flocons de neige se prenaient à ses cils, il alla s'abriter de la tempête qui s'annonçait dans une forteresse située entre Jalalabad et la passe de Khyber. Cette même nuit, il fut emprisonné par ses hôtes, des Shinwari, qui verrouillèrent le portail, assassinèrent son garde du corps et lui crevèrent ensuite les yeux avec une aiguille brûlante : « La pointe, rapporte Mirza 'Ata, vida bientôt de la coupe de ses yeux le vin de la vue²⁰. »

Le prince Shuja, garçon fier et studieux, n'avait que quatorze ans lorsque son frère aîné fut aveuglé et destitué. Shuja était « le fidèle camarade en toutes circonstances » de Shah Zaman et, lors du coup d'État qui s'ensuivit, des troupes furent envoyées pour procéder à son arrestation. Mais il leur échappa et, avec quelques compagnons, emprunta des sentiers non balisés pour monter depuis les peupliers et les chênes verts de la vallée jusqu'aux neiges cristallines des cols d'altitude, franchissant les failles et les corniches des montagnes, dormant à la dure en attendant son heure. C'était un adolescent doux, intelligent et lettré, qui exérait le tourbillon de violence au centre duquel il se trouvait et qui, dans l'adversité, cherchait le réconfort dans la poésie. En ces temps d'errance de montagne en montagne et de village en village sous la protection de membres de tribus restés loyaux, il écrivit : « Ne perdez pas espoir quand les épreuves vous accablent. Bientôt, les nuages noirs feront place à une pluie limpide²¹. »

À l'instar de Babur, le premier empereur moghol, Shah Shuja a rédigé dans un style remarquable une autobiographie dans laquelle il évoque cette existence de vagabond sur les pentes enneigées du Safed Koh, où il marchait à pas feutrés sur les berges silencieuses des lacs d'altitude aux eaux de turquoise et de jade, cependant qu'il mûrissait patiemment ses projets en vue de reprendre ce qui lui revenait par le droit du sang. « À ce moment-là, raconte-t-il, le destin nous infligeait de grandes souffrances. Mais nous avons prié Dieu pour qu'Il nous donne de la force, car il n'appartient qu'à

Lui d'accorder la victoire et le sceptre. Notre intention était qu'une fois monté sur le trône, par Sa grâce, nous gouvernerions nos sujets avec tant de justice et de miséricorde, qu'ils vivraient heureux sous notre aile protectrice. Parce que la raison d'être d'un souverain est de veiller sur le peuple et de libérer les faibles de l'oppression²². »

Son heure vint trois ans plus tard, en 1803, quand éclatèrent des violences interreligieuses : « Les habitants de Kaboul, explique-t-il, se souvenaient de la bienveillance et de la générosité du pouvoir de mon frère Zaman, qu'ils comparèrent à l'insolence de l'usurpateur et de ses troupes brutales. Ils étaient à bout et se saisirent du prétexte de différends religieux pour obtenir du changement. La dispute entre sunnites et chiites se ralluma et des émeutes éclatèrent bientôt dans les rues de Kaboul²³. »

Les combats opposèrent les Qizilbash chiites à leurs voisins afghans sunnites. Selon une source sunnite :

Un voyou Qizilbash persuada un jeune garçon sunnite de Kaboul de l'accompagner chez lui. Il invita d'autres pédérastes à participer à cette infamie et, avec eux, commit nombre d'actes obscènes sur le jeune homme sans défense. Après plusieurs jours, au cours desquels ils n'avaient cessé de lui faire consommer des drogues et de l'alcool, ils le jetèrent à la rue. Le garçon rentra chez lui et raconta à son père ce qui s'était passé. Le père, à son tour, réclama justice [...]. La famille du jeune homme se retrouva à la mosquée Pul-i-Khishti le vendredi, la tête et les pieds nus, les poches retournées. Ils amenèrent le garçon au bas du minbar et demandèrent au chef prédicateur réparation des torts. Celui-ci déclara alors la guerre contre les Qizilbash²⁴.

En Afghanistan, où les querelles les plus sérieuses opposaient souvent de proches parents, l'« usurpateur » était cette fois Shah Mahmoud, le demi-frère avec lequel Shah Shuja était brouillé. Lorsque Mahmoud refusa de sanctionner les tout-puissants Qizilbash, qui constituaient à la fois sa garde rapprochée et l'élite de son administration, les membres des tribus sunnites, outrés, déferlèrent sur Kaboul des collines environnantes et assiégèrent l'enceinte dans laquelle étaient retranchés les Qizilbash. Dans ce chaos, Shah Shuja arriva de Peshawar en défenseur de l'orthodoxie sunnite, puis il

libéra l'un de ses frères – Shah Zaman – de sa geôle avant d'y enfermer l'autre – Shah Mahmoud. Il pardonna à tous ceux qui s'étaient révoltés contre Shah Zaman, à la seule exception du clan du chef Shinwari responsable du supplice de son frère : « Les officiers arrêtaient le coupable et ses partisans, puis rasèrent son fort. Ils mirent tout à sac et traînèrent l'homme devant le tribunal de Shuja. Alors, pour le punir de ses péchés, ils lui emplirent la bouche de poudre à canon et le firent exploser. Ils jetèrent ses partisans en prison et les torturèrent brutalement, afin d'en faire des exemples pour quiconque oserait se prétendre intrépide au point de pouvoir résister à l'exquise douleur du tortionnaire²⁵. » Enfin, d'après Mohammad Khan Durrani, ils ligotèrent l'épouse et les enfants de l'offenseur sur la bouche des canons de Shuja, puis mirent à feu les pièces d'artillerie²⁶.

Cette guerre civile fratricide précipita l'éclatement de l'Afghanistan des Durrani, qui sombra bientôt dans l'anarchie. C'est au cours de cette période que s'accéléra la transformation du pays : jadis centre sophistiqué du savoir et des arts, considéré par certains des grands Moghols comme beaucoup plus cultivé et élégant que l'Inde, il allait inexorablement devenir ce trou perdu, divisé et déchiré par les guerres, que nous a montré la plus grande partie de son histoire récente. Déjà, le royaume de Shah Shuja n'était que l'ombre de celui sur lequel avait régné son père autrefois. Les grandes universités, comme celle de Gauhar Shad à Hérat, avaient depuis longtemps vu rétrécir comme peau de chagrin leur taille et leur réputation en tant que lieux d'enseignement ; les poètes et les artistes, les calligraphes et les miniaturistes, les architectes et les céramistes qui avaient établi la réputation du Khorassan sous les Timourides poursuivirent leur migration vers le sud-est jusqu'à Lahore, Multan et les villes de l'Hindoustan, ainsi que vers l'ouest et la Perse. Les Afghans s'estimaient toujours raffinés et Mirza 'Ata, le plus subtil chroniqueur de l'époque, prend les accents de Babur lorsqu'il décrit fièrement l'Afghanistan comme étant « tellement plus délicat que le Sind misérable, où le pain blanc et les conversations entre esprits cultivés sont choses inconnues ». Plus loin, il dit de son pays qu'il est « une terre où poussent quarante-quatre sortes différentes de raisins, mais aussi d'autres fruits – pommes, grenades, poires, rhubarbe, mûres, pastèques et

cantaloups à la saveur si douce, abricots, pêches, etc. –, une terre où coule l'eau glacée de la fonte des neiges, que l'on ne trouve nulle part dans toutes les plaines de l'Inde. Les Indiens ne savent ni se vêtir ni manger – Dieu me préserve du feu de leur dal et de leur pitoyable chapati²⁷ ! »

Cependant, les temps glorieux de la haute culture timouride et de l'élégance persane raffinée étaient en train de disparaître à grands pas. Pratiquement aucune miniature afghane de cette période ne nous est parvenue, un contraste frappant avec le Pendjab, où les artistes paharis réalisaient alors quelques-uns des plus grands chefs-d'œuvre de tout l'art indien. Une cité jadis brillante comme Hérat sombrait à présent dans la misère sordide et la crasse. Ravagée par des épidémies de choléra répétées, Hérat avait vu sa population fondre de cent mille habitants à moins de quarante mille en deux générations seulement²⁸. L'État Durrani, avec ses graves faiblesses institutionnelles, était au bord de l'effondrement et l'autorité de Shah Shuja portait rarement plus loin qu'à une journée de marche de l'endroit où était stationnée la maigre armée de ses partisans. Ce chaos et cette instabilité généraient des difficultés croissantes pour les *kafilas* – les grandes caravanes qui allaient et venaient entre les villes d'Asie centrale –, lesquelles, en l'absence de pouvoir central, pouvaient être taxées ou pillées à merci par n'importe quel chef de tribu. Ce qui, en obstruant les artères par lesquelles circulait le sang financier vital de l'État afghan, menaçait sérieusement l'économie politique du pays.

L'Afghanistan était encore capable de fournir toute la région en trois produits rémunérateurs : les fruits, les fourrures et les chevaux. Les métiers à tisser du Cachemire continuaient à fabriquer encore les châles les plus délicats d'Asie et ses crocus donnaient toujours le meilleur safran. Multan était renommée pour ses chintz aux couleurs éclatantes. Les bonnes années, il y avait aussi les impôts prélevés sur les marchands des *kafilas* qui empruntaient les routes afghanes pour apporter soie, chameaux et épices d'Asie centrale jusqu'en Inde, d'où ils rapportaient coton noir, indigo, thé, tabac, haschich et opium. Mais avec les turbulences politiques qui caractérisèrent les règnes de Zaman et de Shuja, de moins en moins de *kafilbashis* se risquaient à emprunter les dangereux cols d'Afghanistan²⁹. À l'inverse des générations précédentes,

confiantes dans l'avenir, de plus en plus d'Afghans commençaient à voir celui-ci se boucher et le pays s'appauvrir, être « une terre qui ne produisait pas grand-chose d'autre que des hommes et des cailloux », ainsi que le formula plus tard l'un des successeurs de Shah Shuja³⁰.

Avec le peu d'argent qui rentrait par les taxes ou les droits de douane, les seules vraies richesses de Shuja étaient la loyauté de son frère aveugle, Shah Zaman, et les conseils avisés de son épouse, la bégum Wa'fa, une maîtresse femme que certains considéraient comme le véritable pouvoir derrière le trône. Il y avait en outre le trésor de famille, la cassette de bijoux moghols, même si elle se vidait à une vitesse inquiétante.

Une alliance avec l'East India Company était par conséquent d'une importance vitale pour Shah Shuja, qui en attendait les ressources nécessaires à l'unification de son empire en pleine dislocation. À long terme, les Britanniques unifieront effectivement l'Afghanistan sous l'autorité d'un seul souverain, mais d'une manière assez différente de celle envisagée par Shuja.



À la fin du mois d'octobre 1808, la caravane de l'ambassade d'Elphinstone traversa le Shekhawati en direction de Bikaner. Il quitta bientôt les dominions de la Compagnie pour s'aventurer dans les mornes étendues battues par les vents du désert du Thar, une terre vierge pour les Britanniques.

Cette procession de chevaux, de chameaux et d'éléphants, longue de trois kilomètres, se retrouva rapidement au milieu de « collines de sable qui s'élevaient les unes après les autres, telles les vagues de la mer, et dont la surface était striée par les vents comme celle des congères [...]. Hors de la piste, nos chevaux s'enfonçaient dans le sable jusqu'au-dessus du genou³¹. » Durant deux semaines d'une progression pénible, l'expédition parcourut « un paysage à la désolation absolue, jusqu'à ce que nous découvrions les remparts et les tours de Bikaner, une grande et magnifique cité qui se dressait au cœur d'un désert³² ».

Au-delà de la ville se trouvait la frontière des restes de l'empire Durrani, et la délégation d'Elphinstone ne tarda pas à apercevoir ses premiers Afghans : « une troupe de cent cinquante soldats montés sur des chameaux », qui fendait le désert au grand galop pour venir à leur rencontre. « Il y avait deux hommes par chameau, chacun pourvu d'un long mousquet étincelant³³. » Peu après le bastion Durrani de Dera Ismail Khan, Elphinstone reçut de Shuja une lettre de bienvenue et une tenue d'apparat, apportées par une centaine de cavaliers, tous « habillés comme des Persans, avec des vêtements colorés, des bottes et des toques en peau de mouton ». À la fin du mois de février 1809, l'ambassade avait passé Kohat. Au loin s'élevaient les pics enneigés du Spin Gahr ; sur les collines basses, des forteresses autour desquelles Elphinstone voyait « de nombreux maraudeurs [...], mais nos bagages étaient trop bien gardés pour que nous risquions une attaque de leur part ». Les tribus prédatrices en furent réduites à « regarder à regret avancer les chameaux ».

Ici, les vallées étaient aussi douces et accueillantes que les montagnes étaient sauvages. L'ambassade emprunta des avenues rectilignes de peupliers et de mûriers, interrompues par des ruisseaux qu'enjambaient des arches de brique dont on distinguait les fins motifs moghols dans l'ombre des tamaris. Elle remarqua de temps à autre des équipes de fauconniers à cheval suivis par leurs chiens d'arrêt, ou des groupes de chasseurs de gibier à plume à la poursuite de cailles ou de perdrix. Les émissaires britanniques longèrent bientôt des jardins clos de murets, dans lesquels poussaient des plantes familières : « des framboisiers sauvages et des ronces chargées de mûres [...], des pruniers et des pêchers, des saules pleureurs et des platanes en fleur ». Même les oiseaux évoquaient le souvenir du pays : « certains de ces messieurs ont cru voir et entendre des grives et des merles³⁴ ».

Peshawar était à cette époque une ville « étendue, très peuplée et opulente ». C'était la capitale d'hiver de l'Afghanistan Durrani et aussi un centre majeur de la culture pachtoune³⁵. Au cours du siècle précédent, elle avait été le lieu de résidence des deux plus célèbres poètes pachtounes, dont Elphinstone avait lu les œuvres. Rehman Baba était le grand poète soufi de la langue pachtoune, le « Rumi de la Frontière ». « Sème des fleurs pour faire de ton aire un jardin, conseillait-il. Ne

sème pas des épines, car elles te piqueront les pieds. Nous formons tous un seul corps. Quiconque torture son prochain se blesse lui-même. » Mais c'était Khushal Khan Khattak, moins métaphysique, qui avait les faveurs d'un Elphinstone nourri par les Lumières. Khushal était un chef de tribu qui s'était révolté contre l'empereur moghol Aurangzeb et avait échappé à ses armées, qui s'étaient lancées à sa poursuite par les cols de l'Hindu-Kush. Dans son journal, Elphinstone le compare à William Wallace, le résistant écossais du Moyen Âge : « Tantôt mettant en déroute des armées royales, tantôt errant presque seul dans les montagnes. » Mais, à la différence de Wallace, Khushal était aussi poète :

De peau claire et rosée sont les filles Adam Khel [...]
Délicat est leur ventre, pleins et fermes sont leurs seins,

Tel le faucon j'ai volé au-dessus des montagnes,
Et de plus d'une jolie perdrix ai fait ma proie.

Les affaires de l'amour sont comme le feu, Ô Khushal,
La flamme peut en être cachée, la fumée est visible³⁶.

Ou, plus lapidaire :

Il y a de l'autre côté de la rivière un garçon au derrière
semblable à une pêche,
Mais hélas ! je ne sais pas nager³⁷.

La délégation entra à Peshawar six mois après son départ de Delhi et fut logée dans une vaste demeure avec cour, proche du bazar principal. De même que les goûts d'Elphinstone en matière de poésie afghane avaient été influencés par les Lumières écossaises, de même, au moment d'être reçu pour la première fois en audience par Shah Shuja, sa perception du souverain Durrani avait-elle été modelée par ses lectures. Sur le chemin de Peshawar, l'ambassadeur s'était plongé dans le récit de l'affrontement entre les peuplades germaniques et l'empire romain sous la plume de Tacite, dont il avait transposé l'action à la situation actuelle dans son journal : il voyait les Afghans comme les tribus germaniques sauvages et les « Persans décadents » comme les Romains, mous et

débauchés. Pourtant, au moment d'être enfin introduit auprès du shah, Elphinstone fut stupéfait par la différence que présentait cet être cultivé avec l'image de chef barbare et de montagnard fruste qu'il s'était forgée de lui :

Le roi de Kaboul était un bel homme, écrivit-il, au teint olivâtre et à l'épaisse barbe noire. L'expression de son visage était digne et avenante, sa voix claire, son abord princier. Nous crûmes dans un premier temps qu'il portait une armure de bijoux, mais, en regardant de plus près, nous nous aperçûmes que nous nous méprenions et que sa véritable tenue consistait en une tunique verte ornée de grosses fleurs d'or et de pierres précieuses, sur laquelle reposait un imposant pectoral de diamants dont la forme évoquait deux fleurs de lys aplaties ; une parure similaire décorait chaque cuisse, tandis qu'il avait aux bras de larges bracelets d'émeraudes et sur diverses parties de sa personne de nombreux autres bijoux. Sur l'un des bracelets était serti le Koh-i-Noor... L'on ne s'attendait guère, de la part d'un souverain oriental, à de telles manières de gentleman ou à une telle dignité dans le maintien, à un tel souci de plaire³⁸.

Cependant, le meilleur – et certainement le plus complet – récit de cette première rencontre entre Afghans et Britanniques nous a été laissé non pas par Elphinstone, mais par un fonctionnaire subalterne de son équipe. William Fraser était un jeune spécialiste de la Perse, originaire d'Inverness, et la lettre qu'il envoya à ses parents dans les Highlands, ébloui, les yeux écarquillés devant l'accueil offert par le shah, nous offre l'image la plus détaillée et la plus concrète de Shuja au faite de sa puissance. Fraser y décrit la fastueuse procession qui escorta dans les rues de Peshawar les officiers britanniques vêtus de leurs queues-de-pie à brandebourgs ornées de galons. Ils défilèrent devant une foule d'Afghans habillés de capes flottantes et coiffés de toques en peau de mouton noir, tandis que, contrairement aux paysannes non voilées aperçues dans la campagne, les épouses de certains étaient entièrement dissimulées sous de longues burqas blanches, vision inédite pour les Anglais.

Les visiteurs furent accompagnés jusqu'aux abords de la grande forteresse de Peshawar – baptisée le Bala Hissar,

comme celle de Kaboul –, où ils passèrent devant les éléphants royaux et le tigre domestique du monarque, « qui était de loin la chose la plus belle dans ce que l'on pouvait appeler le parc du palais », avant de déboucher dans la cour centrale qui s'étendait en face de la salle d'audience. Au milieu, jouaient trois fontaines disposées sur des niveaux différents, « projetant le liquide en une fine brume jusqu'à une hauteur considérable ». À l'extrémité apparaissait un bâtiment à un étage sur la façade duquel étaient peints des cyprès. Le niveau supérieur, soutenu par des piliers, était à ciel ouvert et portait en son centre un pavillon. Sous sa coupole dorée, le shah était assis sur un trône polygonal surélevé : « Deux domestiques tenant chacun l'emblème universel de la royauté dans les monarchies asiatiques, le *chowry* [un chasse-mouches en crin de cheval], accentuèrent immédiatement l'impression d'être dans une situation telle qu'on se l'imagine à la lecture des contes de fées ou des Mille et Une Nuits », écrit Fraser. « Lorsque nous fûmes introduits, nous exécutâmes le salut cérémonieux requis en ôtant trois fois notre coiffure, puis en joignant les mains en coupe comme pour retenir de l'eau, avant de les placer face au bas du visage et de marmonner ce qui était censé être une prière. Nous conclûmes en faisant mine de nous caresser la barbe. »

La moitié des soldats armés alignés de part et d'autre de l'avenue reçurent alors l'ordre de se retirer et ils partirent au trot dans l'entrechoquement métallique de leurs plastrons et de leurs épaulières bosselées, « faisant un véritable tintamarre, entre le bruit de leurs armures et celui des sabots de leurs chevaux sur le pavement ». Après leur départ, un officiel de la cour vint se planter devant Elphinstone « et, regardant le roi, lança d'une voix puissante : "Voici Mr Alfinistan Bahadur Furingee, l'Ambassadeur, Dieu le bénisse", puis vint Astarji Bahadur [Mr Strachey], et ainsi de suite, mais il éprouvait de plus en plus de difficultés à prononcer nos noms barbares, tels que Cunninghame, McCartney, Fitzgerald ; alors, le temps de passer tout le monde en revue, il finit par se laisser aller à bredouiller n'importe quel son qui lui traversait l'esprit. »

Une fois tous leurs noms égrenés, les diplomates attendirent une minute, parfaitement immobiles et silencieux, jusqu'à ce que Shah Shuja, « d'une voix très forte et clairement audible »,

déclarât : *Khush Amuded*, soyez les bienvenus. Shuja se leva alors de son trône doré et, soutenu par deux eunuques, descendit les marches pour se diriger vers un *takht* (estrade basse supportant un siège) disposé dans un coin de la salle d'audience. Lorsqu'il fut assis, les membres de la délégation remontèrent l'allée de cyprès pour pénétrer à leur tour dans la grande pièce, agrémentée d'une galerie à arcades. « Une fois à l'intérieur, nous nous alignâmes sur un côté de la salle, où le sol était recouvert des tapis les plus somptueux qui soient. Le silence fut rompu par le roi, qui demanda si Sa Majesté britannique, le Padshah o Ungraiseestan et sa Nation allaient bien, soulignant que les Britanniques et sa nation avaient toujours été dans les meilleurs termes et qu'il espérait qu'il en serait toujours ainsi. À quoi Elphinstone répliqua : "Si Dieu le veut." »

« La lettre du Gouverneur général fut alors remise à Shuja [...]. Elphinstone exposa les motifs ainsi que les objectifs de sa mission et, à ses questions, le shah fut heureux de donner les réponses les plus courtoises et les assurances les plus flatteuses. » Les visiteurs furent habillés de tenues d'apparat, après quoi ils se levèrent pour prendre congé, ainsi vêtus.

Plus tard cette nuit-là, Fraser écrivit à ses parents pour évoquer l'impression que lui avait faite Shuja : « Je fus particulièrement frappé par la dignité de son allure, griffonna-t-il, par le respect teinté de romantisme oriental que m'inspiraient sa fonction, sa personne et la majesté qui émanait de lui. » Il poursuivit :

Le roi était assis les jambes repliées sous lui, mais il se tenait droit, sans jamais se courber, les mains posées sur le haut des cuisses, les coudes saillants. C'est l'attitude qu'adoptent généralement les hommes farouches et indépendants quand, de leur chaise, ils se penchent en avant pour toiser le reste de l'assemblée d'un air dogmatique et intimidant, comme j'ai vu [Charles James] Fox le faire à la Chambre des Communes lorsqu'il s'apprêtait à se lever pour fulminer ses invectives contre les ministres corrompus. L'endroit où nous nous tenions est celui où viennent humblement se prosterner ses sujets en sa royale présence, où les exigences du souverain sont satisfaites publiquement et où la justice reçoit sa sanction, mais aussi où la tyrannie s'assure peut-

être une plus prompte obéissance... Mes yeux étaient fixés sur le sol à mes pieds : il était taché de sang.

En voyant le shah descendre du trône pour pénétrer dans la salle d'audience, Fraser lui avait donné dans les un mètre soixante-dix et il décrivit la couleur de son teint comme « très claire, mais terne, sans la moindre rougeur. Son épaisse barbe, d'un noir de jais, était légèrement raccourcie par les ciseaux. Ses sourcils hauts n'étaient presque pas arrondis, ils montaient en oblique pour se recourber un peu à l'extrémité [...]. Les cils et le bord de ses paupières étaient noircis à l'antimoine, de même que ses sourcils et sa barbe étaient artificiellement teints de noir. » Sa voix, ajouta-t-il, était « puissante et sonore ».

Sa tenue était superbe, sa couronne très particulière et ornée de bijoux. Elle m'a semblé hexagonale, une magnifique aigrette en plumes noires de héron se dressant à chaque angle [...], symbole de souveraineté et marque de l'élu de Dieu sur la terre. Le tour de la couronne devait être de velours noir, cependant les plumes et l'or en recouvraient si complètement le bas que je ne pouvais distinguer clairement toutes les pierres précieuses, sinon pour constater que les perles, les émeraudes, les rubis étaient les plus nombreux, d'une taille et d'une beauté extraordinaires³⁹.

Les négociations sur l'alliance entre Shuja et les Britanniques se poursuivirent plusieurs semaines durant.

Shuja tenait à conclure un accord avec la Compagnie et comptait particulièrement sur les Britanniques pour l'aider à protéger ses terres, promises aux Persans par Napoléon. Mais les mauvaises nouvelles qui arrivaient de toutes parts à Peshawar le perturbaient. Malgré toute la magnificence de sa cour, l'emprise du shah sur le trône était bien plus fragile que ne l'avaient imaginé les Anglais. Comme Elphinstone et Fraser en vinrent rapidement à le soupçonner, l'obsession de Shah Shuja pour le décorum de sa cour était dans une certaine mesure un paravent pour masquer l'extrême faiblesse de sa position.

Les problèmes de Shuja découlaient en partie de son intention déclarée d'apporter une dignité nouvelle aux mœurs politiques afghanes. Lorsqu'il était arrivé au pouvoir

en 1803 et avait libéré Shah Zaman de sa prison, il avait dédaigné d'appliquer la punition traditionnelle consistant à crever les yeux du vaincu, son demi-frère Shah Mahmoud. « Nous trouvons plus grande douceur dans le pardon que dans la vengeance, consigna-t-il dans ses mémoires. Alors, suivant les recommandations du Coran sacré, qui appelle à la miséricorde, ainsi que la voix de notre nature bienveillante et clémente, mais aussi conscient que l'homme est un composé d'erreurs et de négligences, nous avons écouté d'une oreille favorable ses excuses et lui avons accordé le pardon royal, assuré qu'un comportement d'une telle déloyauté ne se reproduirait plus⁴⁰. »

C'est ainsi que Mahmoud fut assigné à résidence dans le palais situé au sommet du Bala Hissar. Cette décision se retourna contre Shuja quand, en 1808, Shah Mahmoud parvint à s'échapper pour s'en aller rejoindre les pires ennemis de ce dernier, le clan des Barakzaï. La querelle entre les Barakzaï et les Sadozaï avait déjà pris une tournure violente, sanglante, mais elle allait bientôt dégénérer en un affrontement qui ravagerait tout le pays, diviserait les tribus et offrirait maintes occasions aux puissances voisines d'intervenir, devenant rapidement le conflit central de l'Afghanistan en ce début de XIX^e siècle.

Payindah Khan, le patriarche des Barakzaï, avait été *wazir* (Premier ministre) de Timour Shah, le père de Shuja. C'est lui qui, en véritable faiseur de rois, avait favorisé l'arrivée au pouvoir de Shah Zaman à la mort de Timour en 1793. Au départ, il fut un *wazir* loyal, mais six ans plus tard les deux hommes eurent un vif désaccord⁴¹. Quelques mois après cet incident, le shah découvrit que Payindah Khan avait fomenté une révolution de palais afin de protéger les intérêts de la vieille noblesse. Shah Zaman commit alors l'erreur d'assassiner non seulement le *wazir* auquel il devait son trône, mais aussi tous les chefs, dont la plupart figuraient parmi les anciens des tribus. Il aggrava encore la situation en négligeant de neutraliser les vingt et un fils de Payindah Khan. Loin d'avoir désamorcé la menace Barakzaï, Shah Zaman avait en réalité mis le feu aux poudres. En lançant cette vendetta entre les deux plus importantes familles du pays, il ouvrit une fracture dans la classe politique afghane,

qui s'accentua ensuite jusqu'à ouvrir l'abîme de la guerre civile.

L'aîné des fils du *wazir* était Fattéh Khan, qui remplaça son père à la tête des Barakzaï. Mais il apparut peu à peu que le plus déterminé et le plus redoutable des garçons du clan était un frère beaucoup plus jeune, issu d'une épouse Qizilbash et nommé Dost Mohammad Khan. À l'âge de sept ans, alors qu'il était échanson du *wazir*, il assista à l'exécution de son père à la cour et l'horreur de l'événement le marqua pour la vie⁴². En grandissant, il se révéla le plus dangereux des ennemis de Shah Shuja et en 1809, à dix-sept ans seulement, il était déjà un combattant impitoyable, doublé d'un fin et avisé stratège.

Lorsque Shah Shuja accéda au pouvoir en 1803, il fit tout son possible pour tenter de mettre un terme aux vendettas avec les Barakzaï et pour ramener ceux-ci dans le cercle. Il accorda son pardon aux frères Barakzaï et les accueillit à la cour, tandis que, pour sceller la nouvelle alliance, il épousa leur sœur, la bégum Wa'fa. Dans un premier temps, tout sembla bien se dérouler, mais les Barakzaï attendaient simplement l'occasion de pouvoir venger leur père et, dès que Shah Mahmoud se fut évadé du Bala Hissar, Fattéh Khan et Dost Mohammad se rallièrent immédiatement à son étendard pour rejoindre la rébellion.

Peu après l'arrivée de l'ambassade d'Elphinstone à Peshawar, Shah Mahmoud et les Barakzaï s'emparèrent de Kandahar, la capitale afghane du Sud. Un mois plus tard, le 17 avril 1809, alors qu'Elphinstone et Shuja étaient en train de mettre la dernière main à la rédaction de leur traité, les rebelles prirent carrément Kaboul. Ils se préparèrent ensuite à attaquer Shah Shuja à Peshawar. La situation était d'autant plus critique pour celui-ci, que le gros de son armée était déjà occupé à tenter de mater une autre rébellion au Cachemire. Et au moment même où l'on apprenait la perte de Kaboul, commencèrent à arriver des rapports alarmants sur cette campagne du Cachemire : les deux nobles qui dirigeaient l'opération s'étaient disputés et l'un d'eux était passé aux rebelles.

Le roi étant pris par ses affaires, Elphinstone et son équipe furent livrés à eux-mêmes ; alors, ils commencèrent à rassembler des données sur le pays, interrogeant des marchands et des savants de différentes régions d'Afghanistan, posant

des questions sur la géographie, le commerce ou les coutumes tribales. Des émissaires furent dépêchés : moyennant cinquante roupies, un certain Mollah Najib, par exemple, s'en alla recueillir des renseignements sur les Siyah Posh du Kafirstan, dont on prétendait qu'ils étaient les descendants des légions grecques d'Alexandre le Grand. Elphinstone trouva dans le *munshi*, ou secrétaire, de Shah Shuja une source d'information intarissable : « un homme à l'existence recluse et studieuse, mais un homme au génie authentique, animé d'un insatiable appétit de savoir. Bien que versé dans la métaphysique ainsi que dans les sciences morales de ce pays, sa vraie passion était les mathématiques et il étudiait le sanskrit afin de découvrir les trésors de la connaissance hindoue. » La cour comptait également d'autres penseurs et intellectuels qui, à eux tous, « détenaient l'essentiel des connaissances du pays [...]. Des mollahs, les uns érudits, les autres temporels, les uns déistes, les autres mahométans rigoristes, d'autres encore débordant du mysticisme des soufis⁴³. »

Le shah accorda à Elphinstone et à son ambassade l'accès aux jardins d'agrément royaux où, après s'être levés tôt pour se consacrer à leurs recherches, ils se reposaient l'après-midi dans le Shah Zeman Bagh, dont la plantation d'arbres fruitiers était si dense « que le soleil de midi ne pouvait en pénétrer le feuillage, qui offrait un havre rafraîchissant. [...] après le déjeuner, nous nous retirions dans l'un des pavillons au sol garni de tapis. Là, nous passions notre temps à lire les nombreux vers en persan inscrits sur les murs qui, pour la plupart, avaient trait à la versatilité de la fortune, certains s'appliquant parfaitement à la situation du roi⁴⁴. »

C'est ici qu'Elphinstone s'installait pour rédiger son journal, dans lequel il tentait de saisir toutes les nuances du tempérament afghan, si riche en contradictions. « Leurs défauts, écrivit-il, sont l'esprit de vengeance, l'envie, la cupidité, la rapacité et l'obstination ; en revanche, ils sont épris de liberté, fidèles en amitié, bons envers ceux dont ils ont la charge, hospitaliers, vaillants, robustes, frugaux, laborieux et prudents⁴⁵. » Fin observateur, il avait remarqué qu'en Afghanistan le succès au combat s'obtenait moins souvent par la simple victoire militaire, que par l'habileté à se frayer un chemin dans le maquis mouvant des loyautés tribales. « La victoire se décide généralement lorsqu'un chef passe à l'ennemi, expliquait

Elphinstone, après quoi la majeure partie de son armée soit suit son exemple soit s'enfuit^{*46}. »

Si Shuja négociait à présent, c'était pour la survie de son régime. Les lettres envoyées à sa famille par William Fraser de Peshawar montrent que l'optimisme initial de l'ambassade avait rapidement cédé le pas à l'anxiété. « Les rapports qui circulent aujourd'hui sont très mauvais pour notre pauvre ami Shuja ul-Mulk, écrit Fraser le 22 avril. Kaboul et Ghazni auraient été prises par les rebelles et il se dit que l'armée du Cachemire aurait été vaincue. Ce sont là les rumeurs qui circulent en ville, mais elles sont en général jugées dignes de foi et je crains qu'elles ne soient que trop vraies. Cet homme n'est donc plus vraiment roi et il doit fuir, au moins quelque temps, ou tout risquer sur une seule bataille⁴⁷. »

Les Britanniques commençaient à comprendre que l'Afghanistan était un pays difficile à gouverner. Au cours des deux millénaires écoulés, il n'y avait eu que de très brèves périodes durant lesquelles s'était exercé un pouvoir central fort, les différentes tribus reconnaissant alors l'autorité d'un souverain unique, et des périodes plus brèves encore où avait existé un semblant de système politique unifié. À bien des égards, c'était moins un État qu'un kaléidoscope de principautés tribales rivales, que l'on ne pouvait gouverner que par l'intermédiaire d'un *malik* ou d'un *vakil* et dont les allégeances, propres à chacune, n'étaient pas acquises, mais s'obtenaient par la négociation. Indépendantes et égalitaristes par tradition, les tribus n'acceptaient de se soumettre à une autorité qu'à leurs conditions. Une contrepartie financière était susceptible de garantir leur coopération, mais rarement leur fidélité : le soldat afghan était d'abord dévoué au chef local qui l'avait recruté et payé, non aux shahs Durrani des lointaines Kaboul ou Peshawar.

Cependant, les chefs de tribus eux-mêmes étaient souvent incapables de s'assurer de l'obéissance de leurs partisans, à cause du caractère fluctuant et diffus de l'autorité tribale.

* La même règle prévalait souvent en Inde : les « victoires » de Clive à Plassey et à Buxar étaient en réalité davantage le résultat de négociations fructueuses entre banquiers britanniques et éminences grises indiennes, que le triomphe des armes et de la bravoure dépeint ultérieurement par la propagande impériale.

Comme le disait l'adage : « Derrière chaque tertre vit un empereur » (*Pusht-e har teppe, yek padishah neshast*) ; ou encore : « Chaque homme est un khan » (*Har saray khan deh*)⁴⁸. Dans un tel monde, l'État n'avait jamais eu le monopole du pouvoir, mais n'était que l'un des multiples acteurs rivaux qui prétendaient à l'allégeance des populations. « Un émir afghan dort sur une fourmilière », proclamait un autre dicton⁴⁹. Elphinstone comprit cela en voyant la souveraineté de Shah Shuja se désintégrer tout autour de lui. « L'administration interne de chaque tribu fonctionne tellement bien, constatait-il, que même les plus grands désordres du gouvernement royal jamais n'affectent son action, ni ne perturbent l'existence de ses membres⁵⁰. » Pas étonnant que les Afghans aient toujours fièrement considéré leurs montagnes comme étant le Yaghistan – la Terre de la rébellion⁵¹.

De nombreuses tribus avaient vécu des siècles durant en monnayant leurs services aux puissances voisines, une forme politique de l'extorsion de fonds : même à l'apogée de l'empire moghol, par exemple, les empereurs, qu'ils fussent à Agra ou à Delhi, avaient bien compris que l'idée même de taxer les tribus afghanes était une chimère. Au contraire, la seule manière de garder ouvertes les voies de communication avec les terres ancestrales des Moghols en Asie centrale était de leur verser chaque année d'importants subsides : au cours du règne d'Aurangzeb, le ministère des Finances moghol payait tous les ans aux diverses tribus six cent mille roupies en échange de leur loyauté, dont cent vingt-cinq mille rien qu'à la tribu Afridi. Malgré cela, les Moghols n'ont au mieux contrôlé l'Afghanistan que de façon sporadique et même Nadir Shah, après la mise à sac de Delhi en 1739, dut rémunérer très grassement les chefs pour pouvoir franchir en toute sécurité la passe de Khyber à l'aller comme au retour⁵². Il existait d'autres options : un monarque pouvait convaincre les Afghans d'accepter son autorité en leur promettant les quatre cinquièmes du butin de ses conquêtes, comme l'avaient fait Ahmad Shah Abdali et Timour Shah⁵³.

* Les Britanniques s'inspirèrent par la suite de l'exemple moghol. À en croire un vers de mirliton populaire de l'époque impériale, la politique anglaise était de « Rosser les Sindis, de s'acoquiner avec les Baloutches, mais de payer les Pachtounes ».

Mais sans une pleine malle d'or ou la perspective de lucratifs pillages pour cimenter l'union des différents groupes d'intérêt du pays, l'Afghanistan avait presque toujours tendance à se fragmenter : les rares moments de cohésion nationale avaient été construits sur les succès de ses armées, jamais sur ceux de son administration.

C'était assurément ainsi que les choses se présentaient pour Shah Shuja et pour ce qui restait de l'empire de son grand-père. En mai 1809, deux mois après l'arrivée de la délégation britannique, l'ampleur du désastre qui s'annonçait était claire : « Les routes ne sont pas sûres et tous les clans, tous les chefs, délivrés du peu de contrôle qui existait, se livrent au pillage, se brouillent et se battent entre eux », écrit Fraser.

Au Cachemire, l'armée du roi a été entièrement décimée [...]. Sur quinze mille hommes, seuls trois mille sont revenus. Les autres sont soit morts soit passés à l'ennemi [...]. Pendant ce temps, Shah Shuja s'applique avec la dernière énergie à lever des fonds de toutes les manières possibles, encourageant ou amadouant les uns et s'assurant du soutien des autres par des promesses. Il intrigue également avec les *sardars* [commandants] de l'autre camp, accepte tous les sacrifices, fait tout ce qui est dans le pouvoir d'un homme courageux et d'un roi anxieux, aux finances exsangues, à l'armée vaincue et dispersée, entouré d'une noblesse fière et indépendante⁵⁴.

En désespoir de cause, le shah leva une nouvelle armée parmi les tribus de la région du Khyber et consacra le mois de mai à l'entraînement des recrues qu'il avait eu les moyens d'enrôler ; à cette troupe s'ajoutèrent les quelques soldats qui continuaient de rentrer en ordre dispersé du Cachemire, « à pied, désarmés et presque nus⁵⁵ ». À Peshawar, la tension était telle qu'une foule en colère se rassembla devant les quartiers de l'ambassade suite à la propagation d'une rumeur selon laquelle les Britanniques seraient entrés en communication avec les rebelles, après quoi Shuja aurait ordonné le pillage de la maison qui les abritait⁵⁶. Le 12 juin, la sécurité de la députation étant désormais menacée et les routes devenant chaque jour moins sûres, Elphinstone et son équipe firent leurs adieux au shah pour repartir vers le sud-ouest, en direction de Delhi et de Calcutta.

Au même moment, Shuja se préparait à la bataille. « Bien que submergé de nouvelles catastrophiques en provenance de toutes parts et témoin impuissant du délabrement de son administration sous les coups de la malveillance et de l'adversité, le shah demeura résolu, refusant de se laisser gagner par la peur. Au contraire, il marcha au combat pour résister à l'attaque de Shah Mahmoud⁵⁷ », rapporte Sultan Mohammad Khan Durrani dans le *Tarikh-i-Sultani*.

Moins d'une semaine plus tard, alors que les Britanniques bivouaquaient sur la rive gauche de l'Indus, à l'abri des puissants remparts du fort d'Akbar à Attock, ils virent arriver par la rive nord une caravane royale en piteux état, qui s'apprêtait à traverser le fleuve dans la précipitation. C'étaient Shah Zaman et la bégum Wa'fa qui emmenaient le harem Sadozaï en lieu sûr. « Vous décrire l'effet produit par cette rencontre sur notre groupe serait aussi difficile que triste, écrit Fraser. Nombre d'entre nous ne purent retenir leurs larmes qu'à grand-peine. Le souverain aveugle était installé sur une banquette basse [...]. À distance moyenne, ses yeux ne paraissaient pas présenter de déficience, seulement une toute petite tache en leur centre et quelques irrégularités à la surface. Une fois que nous fûmes assis, il nous accueillit de la manière habituelle et dit simplement qu'il regrettait les infortunes actuelles de Shuja, espérant qu'il plairait à Dieu de lui accorder de nouveau Sa grâce⁵⁸. »

Shah Zaman ne pouvait apporter pires informations. La défaite de Shuja était totale. Parties de Jalalabad, ses forces progressaient vers Kaboul et l'avant-garde venait d'atteindre les cyprès du jardin moghol de Nimla, quand les troupes étaient tombées dans un guet-apens alors qu'elles étaient encore déployées tout le long de la route. Les rebelles avaient chargé à cheval, hurlant, transperçant les hommes avec leurs lances et leurs poignards effilés du Khyber et les frappant avec la crosse de leurs mousquets. Les corps embrochés et perforés s'effondrèrent comme des ballons brutalement crevés. Les cavaliers descendirent alors de leurs montures pour étripper et profaner le torse de leurs victimes, puis leur couper les organes génitaux avant de les leur fourrer dans la bouche. Il ne leur avait fallu que quelques minutes. Le général de Shuja était mort et les nouvelles recrues avaient déguerpi. Soudoyés par Fattah Khan Barakzaï, bon nombre

des nobles changèrent de camp⁵⁹. Shah Shuja, pour sa part, chevauchait avec l'arrière-garde. Lorsque lui parvint enfin la nouvelle de l'embuscade, celle-ci était déjà terminée. Sa nouvelle armée s'était désagrégée et, dans le chaos de la débandade qui s'ensuivit, il se retrouva même séparé de sa garde personnelle.

Plus tard, dans le crépuscule rugissant, un orage s'abattit sur l'armée brisée, noyant dans son fracas la rumeur sourde des chevaux fourbus. « Si grand était le courroux du ciel, ce jour-là, que la pluie fit déborder la rivière au point de la rendre presque impossible à franchir, raconte le *Tarikh-i-Sultani*. Mais, s'en remettant au Tout-Puissant, Shah Shuja entra dans les eaux avec son cheval. » Au début, la poitrine de l'animal fendit les flots telle la quille d'un bateau et l'étalon garda l'équilibre en foulant les galets de la rivière Kaboul. Mais Shuja « n'était qu'au milieu du gué quand dévala soudain un torrent qui le fit glisser de sa selle. Enfin, avec les pires difficultés, lui et son cheval réussirent à nager jusqu'à l'autre rive, mais le reste des soldats refusa d'effectuer la traversée. C'est ainsi que le shah finit par passer la nuit seul, abandonné par tous ses courtisans et serviteurs⁶⁰. » Shuja lui-même résuma l'épisode en termes plus laconiques. « Nous étions laissé seul et sans protection, écrivit-il, telle une pierre précieuse dans sa monture⁶¹. »

Le roi, dont l'année avait commencé sous de si bons auspices et qui, voilà quelques semaines seulement, avait de façon si théâtrale fait étalage éblouissant de son pouvoir absolu, se retrouvait de nouveau, comme dans sa jeunesse, dans la peau d'un fugitif solitaire qui s'en allait au petit galop dans les ténèbres les plus profondes de la nuit afghane.



2

UN ESPRIT TROUBLÉ

Après la déroute de Nimla, Shah Shuja traversa une longue période d'humiliation et d'exil. Son errance était d'autant plus périlleuse qu'il portait sur sa personne le bijou le plus précieux du monde.

Shuja consacra plusieurs mois à visiter les *durbars* de ses alliés afin de leur demander assistance en vue de monter une campagne pour reconquérir son royaume après avoir déposé Shah Mahmoud et les Barakzaï. Un soir, un ancien courtisan nommé Atta Mohammad lui offrit de passer la nuit dans la grande forteresse d'Attock, qui garde le principal point de passage de l'Indus. Là, selon Mirza 'Ata :

Ils invitèrent Shah Shuja à une soirée privée où furent servies des pastèques sucrées et, par jeu, ils commencèrent à se jeter l'écorce des fruits. Mais la plaisanterie vira petit à petit à l'offense méprisante et Shah Shuja se retrouva rapidement arrêté, puis emprisonné à Attock avant d'être envoyé dans un fort du Cachemire, où il fut détenu sous étroite surveillance [...]. La lancette fut fréquemment approchée de ses yeux et son gardien l'emmena une fois au bord de l'Indus, les bras ligotés, lui promettant une mort immédiate s'il ne lui remettait pas le célèbre diamant¹.